ESSAI

SUR

LE COMMERCE GÉNÉRAL

DES

NATIONS DE L'EUROPE.



ESSAI

SUR

LE COMMERCE GÉNÉRAL

DES

NATIONS DE L'EUROPE;

AVEC UN APERÇU
SUR LE COMMERCE DE LA SICILE
EN PARTICULIER;

PAR

XAVIER SCROFANI,

SICILIEN.

Traduit de l'Italien.

Nec mandare libris voluminosis.
QUINTIL.

A PARIS,
Chez TREUTTEL et WÜRTZ, quai Voltaire, n°. 2,
Et à STRASBOURG, grande rue, n°. 15.

AN XI-1803.

AVIS DES ÉDITEURS.

Cette nouvelle production de M. Scrofani que nous présentons au public, nous a paru, malgré son peu d'étendue, offrir beaucoup d'intérêt et d'utilité. Nous ne connaissons aucun ouvrage qui donne en grand un aperçu de ce qu'était le commerce de l'Europe avant la révolution. L'on ne sera pas fâché à la paix générale, à laquelle il semble que nous touchions, de juger des progrès et des variations du commerce. Cet essai sera pour ainsi dire le point dont on partira pour asseoir les calculs que l'on fera désormais sur cet objet important. Voilà ce que l'on en a pensé en Angleterre où il a été traduit avec éloge, quoiqu'il donnât à la France, jusqu'en 1786, la supériorité en fait de commerce. Voilà ce que l'on en a pensé même en France, où l'un des hommes les plus instruits et les plus versés dans cette matière, l'ex-ministre Roland, en avait entrepris la traduction. Nous avons

même fait usage de son manuscrit, pour corriger cette traduction, commencée sur l'original italien, imprimé à Venise. L'auteur l'a revu et y a ajouté les détails qui concernent son pays, et qui seront d'un grand secours à toutes les nations qui ont des rapports avec la Sicile. Si l'on est étonné en lisant dans les auteurs anciens tout ce qui regarde la richesse de cette contrée, on le sera bien davantage aujourd'hui en pensant que le commerce d'exportation et d'importation de cette île, dont la population se monte à peine à un million et demi d'habitans, peut être évalué annuellement à environ 42,000,000 livres tournois.

AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR.

Par un concours de circonstances imprévues, j'ai confié à une personne recommandable les notions que j'avais recueillies sur le commerce actuel de l'Europe. Cet écrit faisait partie d'un travail long et pénible, relatif à l'économie politique, auquel, avec le tems, j'espérais mettre la dernière main. Me trouvant aujourd'hui dans l'impossibilité de recouvrer mon manuscrit, je m'empresse de publier cet essai. Les renseignemens dont j'ai fait usage, sont tirés des douanes des places principales de l'Europe et des registres des meilleures maisons de commerce. On voit qu'il m'eût été facile de transcrire ici toutes les notes que j'avais rassemblées avec tant de peine et de dépense, mais il m'a semblé superflu de recourir à ce moyen pour grossir mon livre. Ceux qui connaissent cette partie du commerce, seront à portée, sans autres

éclaircissemens, de juger de la vérité de tout ce que je n'ai fait qu'indiquer. Quant à ceux qui, étant peu familiarisés avec ces matières, mettraient en doute ce que j'avance, toutes les preuves et toutes les pièces que je pourrais accumuler, leur deviendraient inutiles.

Le résultat du commerce dont je vais rendre compte, est évalué au terme moyen de dix ans, c'est-à-dire, depuis 1773, jusqu'en 1783.

Pour montrer cependant quelle attention et quelle exactitude j'ai mis dans ce travail, je joins à cet essai du commerce général de l'Europe, un aperçu de celui de la Sicile en particulier, que je m'étais engagé à publier séparément.

Il ne me reste plus qu'à prier le lecteur de ne pas juger légèrement d'un ouvrage, qui, malgré son peu d'étendue m'a coûté un travail et des recherches de plusieurs années. S'il n'offre pas toute l'évidence qu'il desire, au lieu d'en rejeter sur moi la faute, il faudra s'en prendre à la nature de l'ouvrage qui ne comporte pas une certitude absolue.

ESSAI
SUR
LE COMMERCE GÉNÉRAL
DES
NATIONS DE L'EUROPE.

« Le commerce ne produit rien par lui-même; il n'est pas créateur. Ses fonctions se réduisent aux échanges. Par son moyen, une ville, une province, une nation, une partie du globe se débarassent de ce qu'elles ont de trop; et par son moyen elles reçoivent ce qui leur manque. Les besoins respectifs des sociétés humaines le tiennent toujours occupé; ses lumières, ses capitaux, ses veilles, tout est consacré à ce noble et indispensable emploi. Son activité ne peut subsister sans l'agriculture et les arts; mais sans son activité, les arts et l'agriculture ne seraient rien. En parcourant la terre et les

mers, en ôtant les obstacles qui s'opposent à la communication des peuples, en étendant la sphère des besoins, des desirs, des voluptés, il multiplie les travaux, encourage l'industrie, et devient, en quelque façon, le moteur de l'Univers. »

Telle est la définition, ou pour mieux dire, la description du commerce donnée par l'éloquent auteur de l'*Histoire philosophique et politique des établissemens des Européens dans les deux Indes.* Elle renferme tout ce que l'on peut dire pour ou contre le commerce; mais heureusement tout ce qu'on peut alléguer contre lui est bien peu de chose en comparaison de ce qui peut être dit en sa faveur. L'homme est né pour être sociable. C'est de ce principe incontestable de sociabilité que le commerce prend nécessairement son origine, puisque la nature en refusant à chaque sol la faculté de tout produire et à chaque homme le pouvoir de tout faire, a fait sentir à tous qu'ils devaient s'entr'aider réciproquement. Cette assistance mutuelle et nécessaire est inséparable d'une certaine espèce de permutation. Les sociétés placées dans les

plaines et celles situées sur les montagnes, ont été nécessaires les unes aux autres; de là naquit le trafic ou l'échange des productions naturelles. La nécessité de l'échange rendit plus active la culture des terres, et celle-ci, améliorée de manière à rendre au delà des besoins, fit inventer les signes représentatifs du superflu ; enfin, la monnaie et le commerce produisirent la navigation. Il fallut peu de chose au commencement pour échanger les produits d'une société avec ceux d'une autre. Les distances étaient petites, ainsi que la population. Il fallut ensuite un plus grand travail, lorsque les productions de la terre devinrent plus abondantes, les sociétés plus nombreuses, les voyages plus longs et plus incommodes ; enfin, il fallut plus d'efforts et de travail pour porter ces échanges jusqu'à des climats différens, pour s'abandonner aux courans des fleuves, pour s'exposer à la mer et braver les tempêtes. Les barbares et les sauvages ont un trafic ; mais pour obtenir le commerce et la navigation, il faut absolument la civilisation et les arts. Voilà les commencemens et les progrès du commerce

qui réunit maintenant tous les hommes, parcourt et fertilise toutes les contrées.

Quoique nous soyons bien loin de ces premières époques, qui pourraient nous fournir des notions exactes pour déterminer les progrès du commerce primitif et de la navigation, nous avons pourtant des renseignemens des peuples nouveaux qui nous les démontreraient assez, si d'ailleurs le raisonnement ne suffisait pas pour nous en convaincre. Les nouvelles sociétés se ressemblent toutes entr'elles ; et quelque soit la différence du climat et du sol, elles se conduisent sur les mêmes principes généraux convenables à tout homme dans chaque société naissante. Le commerce des Lapons ne consiste qu'en un échange qu'ils font, pendant les mois d'été, de leurs pelleteries pour de l'eau-de-vie et du tabac (1). Les habitans de l'île Formose ne s'occupaient pas d'un autre genre de commerce, lorsque les Hollandais y abordèrent la première fois (2). Les denrées, parmi les anciens,

(1) Reignard, *voyage au Nord.*

(2) *Réponse aux Lettres édifiantes.*

étaient estimées à la vue, et non au poids et au volume des objets qu'on voulait échanger (1). Le trafic de l'or de l'Éthiopie qu'on exerçait autrefois à Sofala, ne se faisait par poids ni mesure, mais seulement à la vue et à l'appréciation de l'œil. On le pratiquait de même il n'y a pas longtems dans plusieurs pays des Indes orientales (2). Il est donc impossible que les sociétés primitives, qui se sont certainement trouvées dans le cas des Lapons, des Éthiopiens et des autres peuples ci-dessus nommés, aient eu d'abord un commerce différent. En considérant même avec attention, l'état actuel des nations les plus policées, nous y trouvons cette différence que je viens de remarquer à l'égard des peuples qui le sont moins, et chez qui les lumières et les arts n'ont pas fait autant de progrès. Le commerce de ces dernières se réduit aux seuls échanges, et souvent de volume à volume, de poids à poids, de mesure à mesure, entre les bourgs et les villages. Tel est le trafic de la Pologne et de l'Espagne dans

(1) Huet, *histoire du commerce des Anciens.*

(2) *Voyage de Dampierre.*

l'intérieur de leurs provinces; au lieu que la France, l'Angleterre et la Hollande, qui ont atteint ce point de perfection où les hommes peuvent parvenir dans la navigation et dans le commerce, font leurs achats sur des prix fixés, sur leurs rapports, sur la valeur des monnaies, etc.

Après avoir parcouru rapidement et avoir indiqué les sources du commerce primitif des hommes, ou pour mieux dire des peuples dans leur état barbare ou sauvage, voyons maintenant, avec la même rapidité, comment il sortit de son néant et de son imperfection.

L'Asie est, sans contredit, la plus ancienne partie habitée du monde; c'est donc elle qui a dû la première exercer le commerce. En effet, comme du commerce résultent naturellement les richesses, des richesses le luxe, et du luxe la perfection des arts (1), nous voyons que rien n'a été depuis comparable aux richesses de Sémiramis, au luxe et à la perfection des arts de son tems (2).

(1) *Diodore de Sicile.*

(2) Montesquieu, *Esprit des Lois.*

Les richesses des Assyriens ont donc été acquises par leur commerce sur les autres peuples, qui les avaient à leur tour gagnées sur d'autres ; de la même manière, dit *Montesquieu*, que le luxe des Persans dériva du luxe des Mèdes, et celui-ci de celui des Assyriens. En pensant néanmoins que l'Inde a été le premier pays, et l'Indien le premier et le plus ancien peuple de l'Asie, c'est précisément aux Indes orientales qu'il faut attribuer le premier commerce, ainsi que le plus florissant et le plus étendu. En effet, l'origine de toutes nos sciences et de tous nos arts se perd dans les époques les plus reculées de leur histoire. Les Grecs allaient s'instruire chez les Indiens long-tems avant Pythagore ; les plus anciens peuples commerçans s'y rendaient pour en rapporter les toiles ; et dans les tems les plus éloignés, on admirait l'éclat des couleurs des étoffes indiennes (1). Avant donc

(1) *Job. c. XXVIII*, *v.* 4. Job vivait dans l'âge même de Moïse, ou avant ce législateur. Voyez la *Dissertation de l'abbé Gauguet*, *t.* 6 *sur Job.*

que les Phéniciens et les Tyriens eussent commencé à s'adonner au commerce, et s'en fussent dit les inventeurs (ce dont il nous reste des preuves authentiques), l'Asie faisait le commerce, et l'Inde en était le centre. Nous verrons bientôt comme elle l'est devenue également après, aussi-tôt que la navigation s'augmenta par l'expérience des Tyriens et des Phéniciens.

Ces peuples, placés sur un sol ingrat, sur une contrée stérile, furent nécessairement poussés vers la navigation et le commerce. Ils parcoururent tous les rivages de la Méditerranée, semant par-tout des colonies; ils en peuplèrent la Grèce, l'Italie, l'Espagne; ils passèrent les fameuses colonnes d'Hercule, et découvrirent les îles de la Grande-Bretagne. Leurs peuplades inondèrent toute l'Asie-Mineure et les côtes septentrionales de l'Afrique, en y établissant l'agriculture et le cabotage. Ils connurent la Mer-Rouge, hérissée de rochers et d'écueils dangereux. Salomon les employa à naviguer dans cette mer et le long des côtes orientales de l'Afrique. Sémiramis même se servit d'eux pour construire une flotte sur

le fleuve Indus (1), pour attaquer et combattre un roi Indien (2). Ainsi, pendant que l'Europe et l'Afrique étaient plongées dans la barbarie, et que l'Asie se voyait décheoir de son ancienne prospérité, les Phéniciens et les Tyriens parcouraient seuls les mers, réunissaient par leur commerce les trois parties du monde, y enlevaient les richesses, et y multipliaient les besoins, mais en même tems commençaient à y répandre la culture et les lumières.

Le pays le plus voisin de Sidon et de Tyr, fut le premier que l'exemple des Tyriens réveilla de son assoupissement. L'Egypte qui, par un principe de religion, avait jusqu'alors regardé la mer comme le symbole

---

(1) *Liv. III des Rois c. 9; des Paralipom, l. II c. 8.* C'est à tort, que quelques-uns ont cru que ces voyages ont été faits dans l'Inde. L'or que rapportaient les petites flottes de Salomon, comme l'a dit Montesquieu, prouve qu'elles venaient d'Afrique et non de l'Inde; parce que jamais peuple n'a commercé avec l'Indostan sans y laisser son argent, et aucun n'en a jamais rapporté autre chose que des denrées et des marchandises.

(2) *Diodore de Sicile.*

de Typhon, ennemi implacable de son Dieu; l'Egypte, où les prêtres, pour accréditer une pareille superstition, et même pour l'acroître, s'abstenaient de manger du sel et du poisson (1), et fuyaient la société des marins (2); l'Egypte, où les souverains fermaient les ports aux étrangers (3); l'Egypte, enfin, où les hommes indolens abandonnaient aux femmes tout le poids des travaux et des soins domestiques (4); où il leur était prescrit de ne point sortir de leur pays, dans lequel (5) ils attendaient que les autres peuples allassent les chercher (6); l'Egypte fut le premier qui, parmi les peuples policés, s'adonna au commerce et à la navigation. Les Egyptiens ne laissèrent plus le trafic de la Mer-Rouge aux Iduméens, aux Syriens, aux Hébreux, aux

(1) *Plutarque*, *t. II*, *p.* 263; *Hérodote*, *t. II*, *n.* 37.

(2) *Idem loc. cit.*

(3) *Diod. Sic. l. I*, *p.* 87; *Strab. l. XVII*, *p.* 1142.

(4) *Clément d'Alexandr. Strom. l. I*, *p.* 354.

(5) *Strab. l. cit.*

(6) *Génes. ch.* 33 *v.* 20. Ces peuples trafiquaient en or, en bijoux, en corail, en perles, en autres marchandises de luxe. *Job*, *ch.* 28, *v.* 16 *et* 19.

Horréens, qui habitaient sur les côtes orientales de l'Afrique, et aux *Caninéens*, qui avaient pris leur nom du commerce (1): ils parcoururent la Méditerranée, fondèrent des établissemens dans l'Asie-Mineure, peuplèrent l'Archipel, et donnèrent, par le moyen de leurs colonies, de leurs connaissances et de leurs arts, le commencement à l'empire et aux arts des Grecs. Mais un pareil état de prospérité ne pouvait avoir que peu de durée; c'était à Alexandre et à ses successeurs qu'il était réservé d'acroître et de soutenir, dans la suite, le commerce de l'Egypte.

Pendant que les Egyptiens jetaient les fondemens d'Athènes, de Rhodes, de Corinthe, qui devaient un jour devenir le centre du commerce et des richesses du monde, Carthage, fondée par les Tyriens, sur les côtes septentrionales d'Afrique, étendait aussi son commerce et sa navigation. Maîtresse de l'Afrique et de l'Espagne, elle eut l'empire de la Méditerranée, établit des colonies en Sicile, en Italie et

(1) *Caninéen* ou *Chananéen* signifie *marchand.*

dans les Gaules. Toute occupée du commerce, elle abandonna, après la paix qui termina la première guerre punique, la possession du Continent aux orgueilleux Romains, et se réserva celle de la mer. Mais, de cette façon, elle se conserva un véritable empire sur ses ennemis; disposant à son gré de la Méditerranée, elle leur prescrivit des lois; elle leur défendit de trafiquer, sans sa permission, en Sardaigne et en Afrique (1), de doubler le cap Bon, et d'oser même se laver les mains dans les mers de Sicile (2). Jalouse de l'acroissement de ses richesses et de sa puissance, elle tenta ailleurs les expéditions les plus hardies dont il soit fait mention dans les annales des anciens peuples. Pendant qu'Himilcon s'avance, par ordre de son sénat, dans l'Océan, à droite des colonnes d'Hercule, et fonde des établissemens dans les îles Cassitérides, Hannon descend à gauche pour découvrir les côtes occiden-

(1) *Polyb, l. III.*

(2) *Tite-Live, supplémens de Freinshem, 2 décad. l. VI.*

tales de l'Afrique, parvient jusqu'à Cerne, au vingt-cinquième degré de latitude nord, et y laisse trente mille Carthaginois (1). Carthage, après le voyage d'Himilcon, tira le plomb et l'étain de la première main; elle eût de même tiré l'or, si Hannon fût descendu vers le midi jusqu'au quatrième degré de latitude nord : elle eût acquis une puissance durable, elle eût su résister à la jalousie des Romains, serait restée inattaquable sur le globe, et nous servirait de modèle par son économie, son commerce et ses richesses.

L'opulence, le commerce et la prospérité de Carthage préparèrent celles d'Athènes, de Corinthe et de Rhodes. La Grèce, qui mesura ses forces et sa valeur avec celles de Xerxès, et le défit, se mesura avec celles de Carthage, et les balança. Cette nécessité de combattre donna naissance à la marine d'Athènes, et cette marine fonda son commerce. La difficulté de cingler le cap Malée et la situation entre deux mers, produisit

(1) *Périple de Hannon; Pline, Hist nat.: Scyllax Périple, art. Cartage.*

les richesses de Corinthe. Athènes obtint l'empire de la mer (1), fonda des colonies dans l'Asie-Mineure, dans l'Archipel, dans cette partie de l'Italie nommée ensuite la grande Grèce. Corinthe la suivit de près; et il suffit, pour sa gloire, d'avoir donné naissance à Syracuse, ancienne et magnifique capitale de la Sicile. Athènes fit le commerce de la Grèce et de la Mer-Noire, Corinthe celui de l'Asie et des côtes maritimes du reste de l'Europe. L'une et l'autre cependant exercèrent, le plus souvent, ce commerce par le canal des Rhodiens. C'étaient ces peuples qui entretenaient le commerce de l'Egypte avec la Grèce, et de celle-ci avec l'Egypte Ils fondèrent Salapia et Parthénope en Italie, Agrigente et Géla en Sicile; enfin, la nouvelle Rhodes, sur les côtes de l'Hibérie, aux pieds des Pyrénées (2).

Le sort cependant, réservait à Alexandre la gloire de répandre le commerce des

(1) *Xénophon de Repub. Athen.*

(2) *Diod., Sic. l. v*; cette ville fut ensuite nommée *Rotes*.

Grecs, après les avoir soumis. Ce fut ce conquérant qui changea la face du commerce, ainsi que celle du monde connu, par la destruction de Tyr et la découverte de l'Inde : l'une laissa aux Grecs la liberté du commerce; l'autre l'étendit jusqu'au pays le plus ancien et le plus riche de l'Univers. Sans m'arrêter à décrire la route que faisaient les marchandises de l'Inde qui pouvaient, avant Alexandre, passer de l'Oxus à la mer Caspienne, et de-là au Cyrus et au Phase, et en dernier lieu dans la Mer-Noire (1); sans compter ici les navigateurs que Darius avait envoyés aux Indes longtems auparavant (2); enfin, sans rapporter les traditions sur les armées de Cyrus et de Sémiramis, descendues le long de l'Indus, dans la mer Indienne (3), il est sûr que la communication de l'Inde avec l'Europe, l'Afrique et la partie occidentale de l'Asie, était ou interceptée depuis des milliers d'années, ou tout-à-fait inconnue

(1) *Strab. l. XI. Plin l. VI, ch. 17.*

(2) *Herodot. in Pelpom.*

(3) *Strab. l. XV.*

avant le siècle d'Alexandre : ce fut lui qui l'ouvrit, au grand étonnement des nations; et une fois ouverte, non-seulement elle ne fut plus abandonnée par ses successeurs, mais elle fut continuée par les Romains mêmes, qui subjuguèrent les Grecs.

Ce peuple fier de conquérans, né les armes à la main, avait augmenté sa puissance par les guerres et par les conquêtes. Il aima d'abord la frugalité et l'agriculture; mais dès qu'il commença à prendre du goût pour les richesses, il ne se contenta plus du commerce pour se les procurer, et il persévéra, par cupidité, dans le système guerrier que le besoin ou l'amour de la gloire lui avait d'abord fait adopter. Rome protégea le commerce, mais ne le fit pas. Elle défendit aux Romains de commercer avec les autres nations qu'elle appelait barbares (1), et n'employa à la marine que les affranchis (2). Cependant, Rome conserva le commerce de l'Inde et

(1) *Leg. ad barbaricum cod. quæ res exportavi non debent.*

(2) *Polyb, l. r.*

par

nécessairement celui des Arabes. Elle payait leurs denrées à des prix considérables (1), et envoyait (2) annuellement près de 50 millions de Sesters dans l'Inde. Pline, enfin, exagérant peut-être la vérité, sans la tirer tout-à-fait de son fond, dit qu'on vendait au centuple les marchandises indiennes apportées à Rome (3). La chûte de Rome entraîna celle du commerce. Il disparut presqu'entièrement de la terre : Tyr, Carthage, Athènes, Corinthe, n'étaient plus. Alexandrie qui, depuis l'époque de son fondateur, réunissait, par sa position, tout le monde alors connu, vaincue par les Romains, fut détruite avec eux; et la ville de Constantin, qui dominait sur deux mers, et qui aurait pu alimenter le commerce de l'Asie et de l'Europe, fut pendant longtems exposée aux ravages des guerres pour la succession de l'empire, et occupée de disputes de religion.

Mahomet, qui osa introduire dans l'Asie

(1) *Plin. l. VI, c. 28. Hist. nat.*

(2) *Strab. l. VI.*

(3) *Plin. lib. c.* 23.

un nouveau système de croyance, commença dans le cinquième siècle de l'ère chrétienne à soumettre les hommes de ces contrées par les conquêtes et par le pouvoir de la superstition (1). Les Sultans, ses successeurs en Egypte, s'adonnèrent au commerce, firent relever les murs d'Alexandrie, et reprendre les routes de l'Inde; ils s'avancèrent jusqu'aux Moluques et à la Chine (2), et y formèrent des établissemens. La Perse, conquise par Omar, troisième successeur de Mahomet, leur en facilita les moyens. De ce côté-ci, les Arabes mahométans, maîtres de l'Asie-Mineure, trafiquent dans la Mer-Noire, où ils attaquent les Grecs; passent de l'Egypte sur les côtes septentrionales de l'Afrique, s'établissent en Sicile et dans quelques îles de l'Archipel, s'emparent de la Guienne, du Poitou et du Languedoc; occupent les royaumes de Navarre, de Castille, de Lusitanie, d'Arragon; et sous le

(1) Il était né à la Mecque, au mois de mai de l'an 560 de notre ère.

(2) Raynal, *Hist. philosoph.*, *au Disçours préliminaire.*

nom de Maures, ils fondent en Espagne le royaume de Cordoue. Mais ces Arabes, jadis superstitieux et féroces ; ces Arabes, qui avaient brûlé la bibliothèque des Ptolémées, qui ne connaissaient d'autre loi que le Coran et l'épée, devenus commerçans, deviennent en même tems justes et humains; ils introduisent en Europe les commodités de la vie et les plaisirs; et ce qui doit être plus frappant, ils relèvent l'agriculture et les sciences, en traduisant en leur langue les chef-d'œuvres de la Grèce qui avaient disparu après l'invasion des barbares.

Le droit féodal, qui n'avait pas peu contribué en Europe à retarder les progrès du commerce, et qui l'avait réduit au simple état de permutation, contribua lui-même, vers l'an 1020, à rompre les chaînes des serfs par les expéditions des croisades. Chaque seigneur, obligé d'armer pour conquérir le tombeau du Christ, fut contraint par-là de mettre en liberté ses vassaux et les esclaves attachés à la glèbe pour les conduire à la guerre. La liberté produisit l'industrie, et celle-ci le commerce; mais cette liberté, ou pour mieux dire ce démembre-

ment du droit féodal, ne produisit en Europe qu'un effet bien lent. La France, l'Allemagne, l'Angleterre gémissaient en grande partie sous la tyrannie des despotes. Ce fut principalement dans les petits états d'Italie que cette liberté jeta de plus fermes racines, et se soutint par les lumières et les sciences qui commencèrent à s'y répandre et y firent renaître le commerce.

Gênes, par le moyen de ses trésors, profitant de la faiblesse des empereurs d'Orient, disposa de Constantinople, s'empara du commerce maritime d'une grande partie de l'Asie, et rendit Caffa un entrepôt florissant de commerce. Pise, Sienne, Florence, rivalisèrent avec elle et s'enrichirent par cette branche de l'industrie humaine; mais Venise les surpassa et les vainquit toutes. Elle combat ses rivales, et fonde, par son activité et par les arts, une puissance commerçante. Il n'y avait que les Italiens qui importassent en Europe les marchandises de l'Asie et de l'Afrique, et qui y exerçassent le commerce. Les Italiens, sous le nom de Lombards, établissent les foires des Pays-Bas, regardées en ce tems-là comme les magasins de l'Alle-

magne, de la France et de l'Angleterre (1). Les Italiens, en un mot, rouvrent leurs ports au commerce, et y font renaître les connaissances et le bon goût.

Le nord de l'Europe fut le premier à profiter des exemples des villes italiennes pour étendre leur commerce. Ce fut vers l'an 1164 que se forma la fameuse ligue des villes anséatiques. Brémen, Hambourg, Lubeck, voulant trafiquer dans la mer Baltique, eurent besoin, pour se défendre contre les dévastateurs du Nord, de se confédérer avec d'autres villes; et l'an 1206, on en comptait au delà de soixante-deux depuis Narva en Livonie jusqu'au Rhin (2). Ces villes échangeaient, avec les Lombards, leurs marchandises navales, le fer, les fourrures et les autres productions du Nord, et prenaient d'eux celles de l'Asie, de l'Italie et des états situés à l'ouest de l'Europe (3).

Aux foires des Pays-Bas, au commerce extérieur des Italiens et des villes anséa-

(1) *Elémens du commerce, ch. 1. du commerce.*

(2) *Elémens du commerce, l. cit.*

(3) Raynal, *hist. philos. introduct.*

tiques, se joignirent les Juifs, qui faisaient le commerce de l'intérieur. Ces hommes, persécutés, avilis, écrasés pour leurs opinions religieuses, étaient cependant les plus riches négocians de ce tems-là; c'était cette opulence qui animait les princes contre eux, et ce fut par elles qu'ils se vengèrent des princes leurs oppresseurs (1); ils abandonnent leurs foyers, emportent avec eux leurs richesses, et inventent les lettres de change en 1181. Cette invention a facilité le commerce, l'a rendu plus sûr, l'a peut-être enfin plus acrû que la découverte de l'Amérique. Mais ce qui est plus surprenant, c'est qu'elle doit sa naissance à la persécution. Par ce moyen, les Juifs parcourent l'Europe, l'Asie et l'Afrique dans sa partie la plus connue, se fixent par-tout, et ne craignent plus les injustices des princes et le despotisme de

(1) Le roi Jean d'Angleterre ayant fait emprisonner les Juifs, ils eurent presque tous un œil d'arraché. Voilà comme ce roi exerçait sa justice. Un d'eux, à qui on avait arraché une dent par jour pendant sept journées de suite, à la huitième donna dix mille marques d'argent. *Montesquieu, Esprit des Lois.*

leurs juges (1). Les franchises supprimées par le comte de Flandres firent passer les manufactures des Pays-Bas en Brabant, d'où elles sortirent encore peu de tems après par le même motif. Cependant, le commerce de Flandres se soutint encore quelque tems à Bruges et à l'Écluse, vers l'an 1400, par l'invention de saler les harengs, qui y alimenta une grande et utile navigation (2). Les navigateurs de Dieppe avaient, depuis 1364, fait quelque commerce sur les côtes occidentales d'Afrique ; mais les guerres avec les Anglais leur firent perdre le fruit de leur découverte ; et les Portugais, enfin, s'y établirent en 1420. Tours, l'an 1480, avait une manufacture de soie, et Bruges continua d'être la seule ville riche parmi celles qui faisaient le commerce à l'occident de l'Europe. La révolte de cette ville contre son prince, en 1487, contribua à faire passer

(1) Les Juifs sont les plus grands capitalistes; mais le plus grand avantage qu'ils procurent est peut-être plus par leur petit trafic non interrompu, que par le commerce en grand.

(2) *Elémens de commerce*, ch. 1.

le commerce à Amsterdam et à Anvers, et fut l'origine de leur grandeur; précisément comme la sédition de Louvain donna naissance aux manufactures et au commerce de la Grande-Bretagne. En peu de tems, Anvers triompha de sa rivale, et devint, par sa position, la seule ville commerçante de cette contrée.

Pendant que le commerce souffrait ces changemens à l'occident de l'Europe, Venise au midi, étendait chaque jour le sien de plus en plus, et augmentait ses richesses et sa puissance. Elle seule faisait le commerce dans les ports d'Alexandrie, d'Alexandrette, de Smyrne, de Constantinople, de Salonic, etc. De-là, elle trafiquait par terre avec les Arabes, les Persans, les Indiens, à la Chine, et rapportait en Europe les marchandises d'Orient. Les nations européennes étaient, pour ainsi dire, ses tributaires, et elle seule, devenue puissante par son commerce, par ses connaissances, par sa marine et ses trésors, devint l'ame des plaisirs et du luxe des Européens, l'arbitre de leurs richesses, et quelquefois de leur destinée. Mais tout devait changer, et le mo-

ment arriva où Venise, dans le cours de sa plus grande prospérité, se vit réduite à l'enceinte de ses lagunes et à un commerce très-limité ; mais ce qui a causé l'étonnement des hommes, c'est que la chûte de cette république puissante, et j'oserai dire le changement du monde entier, a été produit par un petit peuple situé au bout de l'Europe, et dont on l'attendait le moins : c'est-à-dire des Portugais.

On s'aperçoit aisément que je veux parler ici du passage du cap de Bonne-Espérance, qu'on appela d'abord le *cap des Tourmentes:* c'est l'extrémité la plus méridionale de l'Afrique. Barthélemi Diaz, portugais, fut le premier qui, l'an 1484, le tenta avec succès par un plan de navigation suivi, à l'aide de l'aiguille aimantée appliquée à la boussole (dont Gioja d'Amalfi avait été l'inventeur). Le roi Emmanuel poursuivit les entreprises de Jean II, son prédécesseur, et Vasco de Gama aborda aux Indes en 1498. Le passage du cap de Bonne-Espérance fut cause que l'Egypte et Venise perdirent leur commerce, parce que toutes les nations européennes suivirent les traces des Portugais, et acrurent

le commerce de toute l'Europe. Les Portugais, maîtres de l'Afrique, de la Mer-Rouge, du golfe Persique, de l'Indoustan, des îles Moluques, qui pénètrent jusqu'à la Chine et au Japon, se contentent, au retour de l'Orient, de débiter leurs marchandises à Anvers. Au lieu de continuer leur navigation et de profiter de leur position, leur courage s'énerve, et en moins d'un siècle, ils se trouvent dépouillés de leurs conquêtes et de leur commerce actif par un peuple de pêcheurs.

C'est ainsi que les Hollandais succédèrent dans l'Inde aux Portugais. Plusieurs compagnies, réunies en une seule, fondèrent la puissance de cette nation qui, ne possédant d'abord en Europe qu'un modique territoire couvert en partie d'étangs et de marais, acquiert dans l'Asie des provinces, créé des royaumes, et s'établit depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'au Japon.

Les Espagnols disputèrent quelque tems les établissemens et le commerce d'Asie aux Hollandais et aux Portugais; mais il était réservé aux Anglais de les disputer à tous les trois, et à force de combats et de trêves, de victoires et de défaites, de contribuer à

la ruine des Portugais, de chasser les Espagnols, de balancer la fortune et la puissance des Hollandais, et de développer leur caractère intrépide et commerçant.

Les Français, occupés jusqu'alors par des guerres civiles et extérieures, furent les derniers à se résoudre à prendre part au commerce de l'Asie. Ils le firent d'abord avantageusement. Madagascar leur servit d'entrepôt, et ils auraient dû véritablement dominer dans l'Asie; mais les guerres qu'il fallut soutenir avec les nations qui y étaient déja établies, l'avidité insatiable que manifesta la première compagnie française, et bien plus, l'esprit de légèreté avec lequel elle conduisit toutes ses opérations, leur firent perdre en peu de tems tous les avantages qu'ils devaient attendre. Les nations rivales les dépouillèrent peu à peu, et il ne leur reste enfin que Madagascar, les îles de Bourbon et de France au sud de l'Afrique, et quelques établissemens dans le Malabar.

Le nord de l'Europe se hâta aussi de prendre part au commerce de l'Asie. Sans parler de la compagnie d'Ostende, que

l'empereur Charles VI fonda en 1722, qui établit des comptoirs au Coromandel et au Bengale, mais qui fut abolie l'an 1727; sans parler non plus de celle que le grand Frédéric de Prusse fonda en 1757, dans l'Ost-frise, sous le nom de compagnie d'Abden, et qui ne dura pas plus d'un an, je me bornerai à dire que les Danois et les Suédois seulement ont su profiter du commerce de l'Asie, par un système mieux suivi. Les premiers s'établirent, en 1618, dans le Tanjaour, où ils fondèrent Tranquebar et Dansbourg; mais la première compagnie n'y eut aucun succès. Une seconde, établie en 1670, fut supprimée en 1730. Enfin, on en forma une troisième en 1731. C'est à cette époque que les Danois se fixèrent dans le Bengale, et fondèrent dans le Chinchurat Frédéric-Nagor; mais après bien des vicissitudes, Tranquebar seul leur est resté comme entrepôt du commerce de la compagnie. Il n'y a que lui d'où la nation et le gouvernement retirent quelqu'avantage. Du reste de la compagnie d'Ostende, on en créa une autre en Suède en 1731. On l'établit dans un canton désert du Coromandel, et

elle se borna à ne faire qu'un modique commerce, principalement à la Chine, d'où elle tire le thé et les soieries.

Voilà quels ont été les commencemens du nouveau commerce aux Indes et en Asie, et tels ont été ses progrès. Il y a eu huit nations de l'Europe qui se sont succédées les unes anx autres. Au milieu du carnage et du sang, elles ont disputé tour-à-tour la possession d'un pays qui ne pouvait appartenir à aucune d'elles; mais de ces nations, celles qui en retirent le plus grand profit, ce sont la Hollandaise et l'Anglaise. Les Portugais n'y ont presque plus rien; les Espagnols n'ont conservé que quelques îles aux Philippines, nécessaires pour relâcher leurs bâtimens qui reviennent de l'Amérique. Les Français y ont encore quelques comptoirs; les Danois et les Suédois n'y possèdent que les petits établissemens dont nous avons parlé plus haut. Toutefois, le commerce de l'Asie est le plus grand qui ait jamais été exercé dans l'Univers. Cela fait naître naturellement ici quelques réflexions. D'abord, si le commerce de l'Asie est utile à l'Europe? En second lieu, si l'Europe peut soutenir ce

commerce sans celui de l'Amérique? Troisièmement enfin, s'il eût été plus avantageux pour l'Europe qu'on n'eût ni doublé le cap de Bonne-Espérance, ni découvert l'Amérique? Ces réflexions n'appartenant pas entièrement à mon objet, je me réserve d'en parler à la fin de cet essai, en ce qui peut regarder particulièrement l'état actuel de l'Europe. Je suivrai maintenant le fil de mes idées sur le but que je me suis proposé.

Le monde était à peine revenu de la surprise que lui avait causée le passage du cap de Bonne-Espérance, lorsque l'intrépidité d'un homme supérieur à son siècle découvrit l'Amérique. Christophe Colomb, de Savone dans la rivière de Gênes, découvrit, en 1492, d'abord l'île de Saint-Sauveur, puis celles de Cuba et d'Hispaniola, aujourd'hui Saint-Domingue, et en prit possession au nom du roi d'Espagne. En 1493, il découvrit et conquit le reste des Antilles et la Jamaïque; et en 1498, le Continent ou *terre-ferme*, où il fonda Carthagène. Mais l'envie qui s'attacha à ce grand homme lui ôta la gloire de donner son nom à sa découverte. Elle ne put cependant nuire à un homme moins célèbre peut-

être, mais aussi grand, qui obtint l'honneur refusé à Colomb. Cet honneur était réservé à la nation italienne : Améric Vespuci, florentin, aborda au continent, et lui donna son nom. En 1519, Ferdinand Cortez conquit le Mexique; en 1527, Diego d'Almagre et François Pizarre découvrirent et s'emparèrent du Pérou au nom du roi d'Espagne; Magellan, enfin, en voguant d'occident en orient, en 1519, découvrit aussi pour l'Espagne le détroit qui porte le nom de cet intrépide navigateur qui, en traversant la mer du Sud, y trouva les îles Marianes, et établit ainsi la fameuse communication entre l'Amériqne et l'Asie.

Aucune nation n'osait suivre les surprenantes conquêtes d'Espagne en Amérique, ni celles des Portugais dans l'Asie. Il fallait encore un siècle pour animer les Hollandais à doubler le cap de Bonne-Espérance, à en partager les richesses, et à en chasser enfin les premiers conquérans. Il en serait arrivé autant en Amérique, où peut-être les Espagnols seraient restés plus longtems les seuls maîtres, sans le hasard qui fit qu'une autre puissance vînt s'y établir. Ce fut la

Portugaise qui eut le bonheur de découvrir, en Amérique, une nouvelle contrée en 1501; découverte qui semble être une indemnité des pertes que cette nation devait un jour faire dans l'Asie. Alvarez Galbras, après avoir passé les îles du cap Vert pour aller par la mer du sud de l'Afrique au Malabar, tourna tellement vers l'ouest, qu'à la fin poussé par une tempête il découvrit les côtes du Brésil, et en fit la conquête pour le Portugal. Cette découverte fut cause que les autres nations se réveillèrent, et n'attendirent pas un siècle pour s'établir en Amérique, ainsi qu'il était arrivé en Asie. Les Français s'arrêtent en 1535 au Canada; encouragés par le maréchal de Coligny, ils font, en 1564, des établissemens à Cayenne et à la Floride : en 1608 ils fondent Quebec, et se fixent à la Louisiane, entre le Canada et le Nouveau-Mexique. A la même époque les Anglais s'emparent de la Caroline, de la Virginie, de la Pensilvanie, des Barbades et de la Jamaïque, qu'ils enlèvent aux Espagnols; s'avancent dans la Nouvelle-Angleterre, à la Nouvelle-Yorck, en Acadie, à Terre-Neuve, à la baie d'Hudson; pénètrent

trent toujours plus au nord, et se flattant de découvrir un passage qui pût communiquer de ces mers à la Chine et au Japon. Les Hollandais, enfin, se bornent à l'île de Curaçao, et à la colonie limitée de Surinam dans la Guyane, et les Danois à trois petites îles vis-à-vis la baie de Terre-Neuve. C'est ainsi que l'Amérique a été découverte et conquise par les mêmes nations, à-peu-près, qui avaient découvert les nouvelles richesses dans l'Asie et dans l'Afrique. Ce sont ces découvertes, cependant, qui ont donné un nouvel acroissement au commerce du monde ; et pour voir ce qu'il est actuellement, il suffit de parcourir rapidement celui de l'Europe : puisque ce sont les Européens qui le font dans les trois autres parties du globe, ainsi que les Français, les Anglais, les Hollandais font celui de l'Europe. Les toiles, le thé, la soie, les porcelaines, le borax, l'étain, le camphre, le salpêtre, le coton, l'indigo, le poivre, le café, le sucre, les bois de teinture, la canelle, le gérofle, la muscade, le vin, l'ambre gris, la vanille, les perles, les pierreries, et quelques portions d'or et

d'ivoire, sont les principales marchandises de l'Asie et de l'Afrique.

Le café, le sucre, le cacao, la cochenille, les bois de teinture, l'or, les pierres précieuses, l'argent, le tabac, le quinquina, l'hipécacuana, le coton, le chanvre et la pêche, sont les objets principaux du commerce d'Amérique.

Le Portugal ne retire rien ou presque rien de l'Asie ; le commerce actif de cette nation finit avec sa puissance. Elle ne garde de ses conquêtes que Macao et Goa, qui sont encore de quelque considération ; tout son commerce, dans cette partie du monde, ne monte pas à 3,000,000 de livres françaises (1) ; et sur ce commerce la couronne s'est réservée le débit exclusif du tabac, du sucre, du poivre, du salpêtre, des perles, du bois de sandal et d'aigle, et le produit de ce trafic suffit à peine pour rembourser les frais d'entretien des établissemens. En

(1) Cette somme et les autres qui suivent jusqu'à la fin de cet essai, sont des livres françaises, auxquelles, pour plus de commodité, on a réduit les monnaies des autres pays.

Amérique, les particuliers portugais ne font qu'un faible trafic; le Portugal n'envoie, dans ses vastes possessions, qu'environ trois millions de marchandises nationales, et 15 à 16 millions d'étrangères; il en reçoit 45 à 50 millions; 10 à-peu-près par les mains de ses nationaux, et 40 environ par celles des Anglais, auxquels est exclusivement ouvert le port de Lisbonne, et qui profitant de la faiblesse du gouvernement, y entrent en maîtres et y font la loi. D'après ces calculs, le Portugal ne voit circuler, dans ce commerce, qu'environ 70 millions. Le gouvernement en attendant tire du Brésil en or, argent, pierreries 70 à 80 millions de livres. C'est au philosophe à examiner la cause de ce phénomène : une petite nation qui possède tant d'or devrait prendre la prépondérance en Europe et dans le monde entier; mais elle est pauvre et son gouvernement faible et sans vigueur.

L'Espagne ne garde, dans l'Asie, que quelques îles des Philippines qui lui sont nécessaires pour la communication avec l'Amérique. C'est dans cette nouvelle partie du monde qu'elle possède les vastes régions

du Mexique, du Pérou et de la Nouvelle Espagne, etc. et quelques îles riches par leur fertilité et leur position. Elle tire 80 à 100 millions pour le moins de ses mines, et le gouvernement qui en a conservé la possession devrait être bien riche (1). L'Espagne, cependant, est pauvre et dépeuplée, sans arts ni métiers, et ce qui est pis son commerce est fort borné. Elle n'envoie en Amérique qu'environ 14 à 15 millions de ses productions nationales, et 34 à 35 d'étrangères. Elle en reçoit pour 100 millions d'importées; ainsi, ce commerce roule sur un fonds de 150 millions environ.

Les Hollandais, comme on l'a dit plus haut, n'ont en Amérique que de très-petits établissemens; mais ils y font un grand profit par la pêche de la morue et du stocfisch ou merluche. Ils arment pour cet objet plus de 180 barques sur les côtes de Terre-Neuve, et cette branche peut être évaluée à 20 ou 25 millions. C'est en Asie qu'ils possèdent les établissemens les plus

(1) On prétend que l'Espagne doit plus d'une année de ses revenus.

considérables; ils y ont des provinces et des royaumes entiers; leur commerce y est si riche que Batavia qui en est la capitale, est une des villes les plus florissantes de l'Univers. Ils font, d'ailleurs, le commerce de transport dans les villes de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique; ils y commercent exclusivement de la canelle de l'île de Ceylan, du gérofle, de la noix muscade et du macis qui ne viennent qu'aux Moluques, et ces articles seuls vont presque à 30 ou 40 millions. En général le commerce de transport que font les particuliers est de 40 à 50 millions, et celui de la compagnie monte à 100 ou 110, c'est-à-dire, 80 millions en ventes, et 25 à 30 en achats. Les bénéfices de la dernière furent au commencement bien considérables; on peut en juger en considérant que l'année 1779, qu'ils commencèrent à diminuer, ils arrivèrent à 360 pour 100; mais déduction faite des dépenses, il ne reste à présent aux actionnaires que 17 environ pour 100. Le commerce donc des Hollandais, dans les trois parties du monde, s'élève à 220 ou 225 millions.

Les Français, à l'imitation des Anglais et des Hollandais, par le moyen d'une compagnie exclusive, s'établissent dans le Guzurate, où ils rendent Surate l'entrepôt d'un commerce riche et considérable. Ils font des établissemens au Malabar, à la côte de Coromandel, où ils fondent Pondichery; et maîtres des îles de Madagascar, de France et de Bourbon, au midi de l'Afrique, établissent les factoreries sur les côtes de Guinée. Les Français, qui dans l'intervalle de 1726 à 1756, avaient vendu pour 100 millions de marchandises de l'Orient, les Français, dis-je, perdent tous leurs établissemens, la compagnie se dissout, ses fonds passent entre les mains du gouvernement; et de tous ses riches établissemens, la France ne garde que trois îles à l'extrémité de l'Afrique, qui coûtent au moins 3 millions au gouvernement : le petit canton de Catrnate, entre Canara et Calicut au Malabar, Pondichery au Coromandel, et Masulipatan, où les Français ne furent longtems que les facteurs des Anglais; mais tous ces comptoirs ne rendent que 200,000 livres, et ils en coûtent au moins

deux millions. De ces aperçus, il est facile de conjecturer quel est le commerce de la France avec l'orient, le midi de l'Asie et l'Afrique, en y comprenant la traite des nègres. A peine forme-t-il un fonds de 30 millions, c'est-à-dire, 20 millions de marchandises que les Français importent en Europe, et 8 à 10 millions qu'ils exportent d'Europe dans les contrées de l'Asie. Ainsi, la France reste toujours, dans le bilan annuel, débitrice des Indes orientales, de la Chine, etc. de 12 à 14 millions de livres, qu'elle paie annuellement en argent comptant. Cependant elle se rembourse par le commerce presqu'exclusif que les Français font à Smirne, aux autres échelles du Levant, et sur les côtes de Barbarie; commerce qui s'élève au moins à 20 ou 30 millions, et dans lequel les profits passent quelquefois 50 pour 100. C'est en Amérique, cependant, où ils font le commerce le plus étendu et le plus riche; malgré que le gouvernement n'y possède plus que les îles de Saint-Domingue, la Martinique, la Guadeloupe et Mariegalante. De ces îles et du reste de l'Amérique, la France retire presque 100

millions, et leur en exporte plus de 150. Dans le total, son commerce avec les trois parties du monde, s'élève une année pour l'autre à 310 millions environ.

Un commerce lucratif, presqu'aussi riche, est celui des Anglais. Par le moyen d'une compagnie privilégiée, ils se fixèrent d'abord, en 1600, sur les côtes d'Arabie et au golfe Persique. Après un grand nombre de combats livrés, et de victoires remportées sur les Français, les Hollandais, les Portugais et sur les Indiens même, ils parviennent à chasser leurs rivaux, s'établissent au Malabar, au Coromandel, au Bengale, à l'est de l'Inde, à la Chine et au Japon. Cette compagnie, qui n'eut dans le commencement que 1,620,000 liv. de capital, parvint à en avoir 67,500,000. Elle laissa aux particuliers la liberté du commerce intérieur des Indes, et ceux-ci y ont employé 200 bâtimens au moins, de 50 à 200 tonneaux. Les capitaux de la compagnie et ceux des particuliers forment des sommes considérables; et leur commerce est si étendu dans l'Asie, que le seul article du thé exporté de la Chine, forma, en 1766, un fonds de 72

millions de livres. En général, le commerce des Anglais, dans l'Asie et dans l'Afrique, va jusqu'à 200 ou 210 millions. Si la compagnie anglaise possède des établissemens si riches, et un commerce si florissant dans l'Asie, le gouvernement n'avait pas non plus des possessions moins vastes en Amérique. Ils en ont tiré des profits immenses, et leur trafic, avec le continent, les îles et les colonies, augmentait toujours davantage celui de la métropole et les revenus du gouvernement. Mais ces revenus et les profits des particuliers, faisaient regarder leurs colons comme des esclaves, et contribuèrent à détacher de la métropole treize des plus belles provinces au nord de l'Amérique, pendant la célèbre guerre de 1775 : ces provinces acquirent l'indépendance, et depuis cette époque les autres nations entrèrent en concurrence avec les Anglais, dans cette partie du monde, où ils s'étaient arrogé à eux seuls, en qualité de despotes, un commerce de près de 250 millions et des profits inappréciables : depuis lors, ils n'en ont fait qu'un de 100 à 120 millions. Delà il résulte que tout le commerce des Anglais en Asie,

en Afrique et en Amérique, forme un objet de 330 millions environ.

Le commerce des Suédois et des Danois, en Asie, en Amérique et en Afrique, forme presque la moitié de celui de l'Angleterre, et l'on peut l'estimer de 170 à 180 millions.

A ces calculs il faut ajouter le commerce des Russes au nord de l'Asie, avec les Tartares asiatiques, à l'orient avec la Chine, au midi avec la Perse, dans la mer Noire et la mer Caspienne, on peut l'évaluer à 45 millions d'importations, et 65 d'exportations; au total 110 millions.

En outre, celui de la Turquie européenne avec l'Arabie et la Perse, 90 millions; celui de l'Allemagne, de la Hongrie et de la Pologne et les autres états du nord, 120 millions : enfin celui de l'Italie, y compris la Dalmatie et les îles de l'Archipel, dépendantes de Venise, près de 70 millions. D'où l'on voit que le commerce des Anglais surpasse celui des Français de 20 millions; celui de la Hollande, de 105 millions; celui du Portugal, de 260 millions; celui d'Espagne, de 180 millions; de la Suède et du Dannemarck, de 150 millions; de la Russie, de 220

millions; celui de la Turquie européenne, de 240 millions; celui de l'Allemagne, de la Hongrie, etc. de 210 millions; et celui de l'Italie, etc. de 260 millions. En tout le commerce extérieur des Européens, avec les trois parties du monde, est à-peu-près de 1,655 millions : il nous reste à présent à considérer le commerce intérieur de l'Europe, c'est-à-dire, celui que les nations européennes font entr'elles.

Les Français en font assurément un plus grand que les autres; la vente qu'ils font des marchandises de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, leurs manufactures, les étoffes, les soieries, les vins, les livres, le papier, les modes, les ornemens, les ouvrages d'or, d'argent, d'acier, d'horlogerie, etc. portent ce commerce à 160 ou 180 millions.

Celui des Anglais à l'ouest et au midi de l'Europe, et principalement au nord, est porté jusqu'à 130 millions, par leurs manufactures, les ouvrages d'acier, d'or, d'argent, de bois, les draps, le papier, les livres, le vernis, l'horlogerie, la chapelerie, les assurances, etc. et les marchandises qu'ils tirent de l'Asie et de l'Amérique.

Celui des Hollandais avec des marchandises étrangères, ensuite avec le cabotage, les fromages, les gros bétails, les chevaux, les assurances, les livres, les toiles, etc. va jusqu'à 90 millions.

L'Espagne et le Portugal, qui font dans les trois parties du monde un commerce de 220 millions environ, n'en font en Europe qu'un à-peu-près de 80 à 90 millions, consistant en soieries, lainages, chevaux, draps, bleds, cire, miel, tabac, cacao, sucre, etc. et l'or même et l'argent considérés comme marchandises.

Le commerce des Suédois et des Danois, qui n'est ailleurs que de 170 à 180 millions, devient encore moindre en Europe; et avec leurs pelleteries, fers, bois de construction, cuivre, baleine, etc. il monterait à peine à 20 ou 25 millions, si par leur cabotage ils ne le faisaient aller à près de 35 ou 40 millions.

De la même façon diminue celui des Russes en Europe; s'il va jusqu'à 110 millions dans l'Asie, il ne passe pas en Europe 45 ou 60 millions par ses pelleteries, son chanvre, le thé verd, etc.

Le commerce de l'Italie, cependant, avec

ses blés, huiles, soies, vins, gazes, miroirs, verreries, etc. monte à 140 ou 150 millions. Celui de la Turquie européenne, de la Dalmatie, des îles de l'Archipel, etc. diminue et ne va plus qu'à 25 ou 30 millions. Celui de l'Allemagne et de la Hongrie est également moindre, c'est-à-dire, de 100 millions avec ses chapeleries, ses crystaux, porcelaines, vins, blés, toiles, draps, etc.

Ajoutez à cela le commerce des blés, des pelleteries, et quelques autres articles de la Pologne, qu'on peut évaluer de 40 à 50 millions : enfin, le commerce de l'Islande et de la Prusse en mine de plomb, cuivre, peaux, cuirs, etc. estimé de 80 à 90 millions; et celui de la Flandre et du Brabant, de la Suisse et de Genève, en draps, soieries, chevaux, fromages, toiles imprimées, cotonades, toiles de lin et de chanvre, dentelles, horlogeries, modes, etc. ce qui peut monter de 260 à 290 millions; le tout forme un fonds d'un milliar 350 millions, or, joignant cette somme au milliar 655 millions, total du commerce avec les trois autres parties du monde, on voit que les différentes nations de l'Europe font un

commerce extérieur de 3 milliars 5 millions. De ces sommes, le commerce des Français, en Europe, est supérieur à celui des Anglais de 50 millions; à celui des Hollandais, de 90 millions; à celui de l'Espagne et du Portugal de 80; à celui de la Suède et du Dannemarck, de 100; à celui de la Russie, de 120; à celui de l'Italie, de 30; à celui de la Turquie européenne, de 150; à celui de l'Allemagne et de la Hongrie, de 80 millions; à celui de la Prusse, de 90; à celui de la Pologne, de 130; et inférieur à celui des Pays-Bas, de la Suisse et de Genève, de 120 millions. Mais en pesant dans la masse totale celui de la France et des autres nations, tant au dedans qu'au dehors de l'Europe, on aperçoit que celui de la France surpasse celui de l'Angleterre, de 30 millions; celui de la Hollande, de 175; de l'Espagne et du Portugal, de 170; de la Suède et du Dannemarck, de 230; de la Pologne, de 440; de la Russie, de 320; de la Turquie européenne, de 370; de l'Allemagne et la Hongrie, de 270; de l'Italie, de 270; de la Prusse, de 400; de la Flandre et du

Brabant, de la Suisse et de Genève, de 200 millions. On peut conclure enfin que, jusqu'en 1789, le seul commerce de la France formait à-peu-près le sixième de celui que les autres nations de l'Europe faisaient dans les quatre parties du monde.

Si, malgré l'exactitude que je me suis efforcé de mettre dans mes recherches, et le degré de justesse auquel on peut atteindre dans des matières aussi compliquées, je ne suis pas parvenu à donner une connaissance précise de l'état actuel du commerce que les nations d'Europe font entr'elles et avec les autres parties du monde, je me flatte d'en avoir donné, du moins, une idée générale et suffisante à l'objet que je m'étais proposé.

Cependant, quelqu'imparfaits que soient ces calculs, tirés des registres des douanes, des compagnies, etc. nous serions encore heureux de pouvoir donner, de la même façon, une idée du commerce intérieur des nations de l'Europe. Pour voir l'impossibilité d'y parvenir, il suffit de songer que le numéraire est le seul signe représentatif du commerce et des échanges dont on pour-

rait tirer quelques lumières, et qu'en France où le commerce extérieur ne s'élève pas à 490 millions, le numéraire, en 1783, était monté à 2 milliars, 200 millions; et suivant les calculs d'un homme versé dans les finances de cet état, il devait augmenter annuellement de 40 à 50 millions. On peut juger de-là que la valeur des échanges des denrées, pour le commerce intérieur, doit être incalculable.

On voit également qu'il est impossible d'évaluer, de quelque façon que ce soit, le commerce intérieur et extérieur des trois autres parties du monde. L'Asie dont il importerait le plus de connaître le commerce, étant la partie la plus riche, la mieux cultivée et la plus fréquentée; l'Asie qui est toute en activité, depuis la Syrie jusqu'au Japon, et depuis la Tartarie supérieure jusqu'aux Molucques et aux Philippines; l'Asie qui, à la réserve de quelques provinces dans son intérieur, est tout adonnée au trafic et au commerce; l'Asie ne nous présente ni mémoires suivis, ni registres pour nous mettre dans le cas de juger de l'étendue et de la richesse de son commerce.

Pour s'en former une idée, il suffit d'observer que le seul commerce intérieur de la Chine, suivant le père Du Halde, est plus considérable que celui de l'Europe ensemble. Ce sont les seuls Européens qui font le commerce extérieur de l'Amérique, et celui des indigènes est peu de chose, comme leur population et leurs besoins. L'Afrique fait un commerce actif extérieur le long des côtes de Barbarie jusqu'à Maroc, de l'Asie mineure jusqu'à Constantinople, et dans la Turquie européenne; elle en fait un aussi par l'Isthme de Suez sur la Mer-Rouge avec l'Arabie; mais quel que soit ce commerce, à peine monte-t-il à la cinquantième partie de celui de l'Europe, y compris celui que les Européens font sur ses côtes occidentales et dans la Mer du Sud. Quant au commerce intérieur, il est proportionément aussi borné que l'extérieur. L'Afrique manque d'hommes, et les Africains ont peu de besoins et d'industrie; cette partie du monde demanderait un climat plus tempéré.

Avant de terminer cet essai, examinons rapidement si la découverte de l'Amérique

et le passage du Cap de Bonne-Espérance ont été utiles à l'Europe. D'après tout ce qu'on a dit ci-dessus, on voit bien que le commerce des nations européennes entr'elles, est égal à celui qu'elles font avec les trois autres parties du monde. Or, il est évident qu'elles ne pourraient faire ce commerce entr'elles si les trois autres parties du monde ne lèur en fournissaient les moyens. Leur commerce avec la Chine serait infailliblement destructif, puisqu'il est aujourd'hui ce qu'il a toujours été, purement de luxe. Les Grecs, les Romains, et les nations qui l'ont fait après eux, y ont toujours envoyé leur argent, et l'y envoient encore.

Elles n'en tirent, à l'imitation de leurs devanciers, que des marchandises de luxe, devenues indispensables ; tandis que les Indiens et les Asiatiques n'ont que peu ou point besoin des marchandises d'Europe. Delà vient l'axiôme que le commerce de l'Asie, et en particulier celui de l'Inde, devrait être nuisible à l'Europe. M. de Montesquieu met en problême, si le commerce que Rome faisait dans l'Inde et dans l'Arabie lui était avantageux : il y avait, à mon avis, peu

de choses à dire en sa faveur. Ce qui concerne les progrès de la navigation, de la population, du luxe et de l'industrie qu'un pareil commerce occasionnait, ne suffit pas pour le faire approuver. Rome soutenait sa puissance par le commerce de l'Inde ; mais les 50 mille sesterces qu'elle y envoyait annuellement, suivant Pline et Strabon, devaient affaiblir cette même puissance. Le luxe aurait pu s'acroître, ainsi qu'en effet il s'acrût; mais il ne pouvait pas contribuer à rendre l'état florissant, puisque les arts de luxe, et par conséquent l'industrie étaient sans activité; et la raison en est simple : les Indiens et les Asiatiques, qui recevaient annuellement des sommes considérables, n'avaient besoin de rien de tout ce que les Romains pouvaient leur fournir, en denrées de première nécessité, et en marchandises de luxe. Ce commerce était donc destructif et impolitique pour les Romains : il en eût été de même pour les Européens ; et sans la découverte de l'Amérique, ils l'auraient sans doute abandonné, après avoir épuisé quelque mine d'or ou d'argent. L'or que les Européens

tirent de l'Amérique, soit comme numéraire, soit comme marchandise, excède trois fois la valeur des objets pour lesquels ils doivent envoyer de l'argent en Asie.

L'Europe ne fait passer annuellement dans l'Inde, dans la Chine, etc., que 40 millions effectifs; mais sans compter le peu d'or que l'Europe retire de l'Afrique et de l'Asie, elle reçoit près de 150 millions des mines de l'Amérique : argent qui, quoique passant d'abord entre les mains des Espagnols et des Portugais, par le moyen du commerce, coule et se répand, au bout d'un an, de Cadix et Lisbonne, jusqu'à l'Archangel et à Constantinople.

C'est donc ce flux et reflux qui rend nécessaire à l'Europe le commerce de l'Asie, et par conséquent celui de l'Amérique. C'est ainsi que le commerce favorise la navigation et la puissance des nations qui le font, puisqu'elles se dédommagent ailleurs avec profit de ce qu'elles dépensent en Asie; voilà comme il augmente le luxe et l'amour des commodités de la vie, sans les porter à l'excès,

et qu'il redouble l'industrie par le luxe, puisque les arts mécaniques et la culture trouvent un débouché pour leurs productions dans le luxe même qu'elles alimentent, et dans le nombre incalculable des échanges, des achats et des ventes.

Le commerce de l'Asie est donc avantageux aux Européens, tant qu'il est réuni à celui de l'Amérique. Il multiplie la force et les plaisirs de nos contrées; il nous fait jouir d'une existence plus agréable; il nous a rendus plus sociables, et par conséquent plus policés et plus éclairés. La raison et l'humanité, la décence et le plaisir se sont rapprochés; et ils régneraient exclusivement sur la terre, sans un usage qui en ternit l'éclat : je veux dire la traite des nègres.

COMMERCE PARTICULIER

DE LA SICILE.

Après avoir donné une idée du commerce général de l'Europe, je vais entrer dans quelques considérations sur celui de la Sicile. Personne n'a encore entrepris ce travail, qui devrait pourtant devancer tout chez une nation agricole. Il est vrai que ce travail est aussi fastidieux que difficile pour un particulier; mais je le regarde comme absolument nécessaire, puisque c'est par ce moyen que le peuple et le gouvernement peuvent s'entr'aider réciproquement, pour faire le bonheur de l'état : l'un par ses lois, l'autre en améliorant les produits de son sol. Le tableau des importations et des exportations ne sert plus, comme on le croyait autrefois, à voir de quel côté penchait la balance du commerce, et à y obvier promptement, si par hasard l'étranger retire plus qu'il ne fournit : il est évident, il est certain même qu'une nation

(je le démontrerai ci-après par l'exemple de la Sicile) ne peut donner plus qu'elle ne reçoit; et cette ridicule balance du commerce qui tourmente tant les économistes inexpérimentés, n'existe plus que dans des cerveaux faibles et entichés de vieux préjugés. C'est dans une vue plus intéressante qu'il faut savoir ce que l'on importe, et ce que l'on exporte d'un état, soit agricole, soit commerçant, soit réunissant ces deux avantages de la nature et de l'industrie. Je me borne ici à la première considération, qui est précisément celle que m'offre la Sicile, dont je vais parler.

Ce pays est un royaume purement agricole. Les productions de son sol font la base de sa subsistance et de sa richesse; on montrerait même peu de peuples sur le globe plus opulent, puisqu'il y en a peu qui possèdent un sol plus fertile. La Sicile est donc faite pour avoir une population et un commerce très-étendus, tant par son heureuse position au milieu de la Méditerranée, que par le nombre de ses ports et la sûreté de ses rades. Mais comme l'avantage d'un royaume

agricole ne consiste que dans la plus grande exportation de ses denrées, tout ce qui contribue à augmenter cette exportation, contribue à augmenter sa richesse ; et tout ce qui en arrête ou accélère l'exportation, en arrête ou accélère l'acroissement. Or, un des obstacles les plus forts qui s'opposent à cet acroissement, en particulier pour la Sicile, c'est l'ignorance de la quantité et du genre de besoins que les étrangers ont de ses produits : ignorance qui engendre chez le peuple, ainsi que dans le gouvernement, une tiédeur et un défaut d'activité qui retarde les progrès du commerce, la population et l'agriculture.

En voici un exemple : on sait généralement que le blé est le plus riche et le premier produit de ce royaume ; et on sait aussi que sa culture est malheureusement entravée par les avances considérables qu'elle exige, et par la liberté limitée de l'exportation. Mais on ignore tout-à-fait, dans la plus grande partie du royaume, que l'huile d'olive est le produit qui vient immédiatement après celui

des blés ; que la soie, la manne, la soude, les siliques des carroubiers, les fèves et l'huile de lin même, font entrer en Sicile, année commune, plus de 250 mille onces, ou 700 mille ducats de Naples (près de trois millions de France); que les limons, les oranges, le jus qu'on en retire, et les essences de bergamottes y apportent aussi annuellement plus de 70 mille onces, au delà de 200 mille ducats; et qu'en un mot, il n'y a pas un coin dans le royaume qui ne soit susceptible de produire des mûriers, des oliviers, de la soude, des carroubiers, des fèves, des lins, des frênes, des limoniers, et des orangers.

Dans la plus grande partie de la Sicile, excepté quelques villes d'un certain ordre, on ignore que la manne, l'huile, le jus du limon et les limons même salés, etc. sont nécessaires pour amollir, dégraisser, teindre les soies, les laines, les cuirs, etc. et que c'est la véritable raison pour laquelle les ultramontains en font de si grands achats. Or, quand on ignore de pareilles ressources, le paysan, le propriétaire, l'agriculteur ne plantent pas un arbre,

n'ensemencent pas un pied de terrein, et alors l'agriculture et le commerce languissent ou restent dans le même état. (1).

D'un autre côté, il est utile aux entrepreneurs et agens du commerce de savoir en détail les exportations et importations, non-seulement pour les raisons alléguées ci-dessus et pour avoir des données plus étendues touchant ces productions naturelles; mais aussi pour obtenir une connaissance exacte des marchandises étrangères importées dans le pays. Par cette règle constante, ils pourront, avec plus de certitude, commettre leurs achats et en régler les prix. Il y a plus : ceux qui voyent, par exemple, la grande consommation des toiles étrangères qui se fait en Sicile, se trouvant en état d'établir quelque fabrique, commenceraient eux-mêmes à faire travailler le chanvre qu'on en exporte (2), et ainsi du reste (3).

---

(1) J'espère dans une autre occasion faire connaître à ma patrie l'usage que les étrangers font de ses productions, afin qu'elle les apprécie et les multiplie davantage par la suite.

(2) A la maison des pauvres de Palerme, sous la

Dans les résumés qui suivront le tableau du commerce de la Sicile, on verra avec combien peu de discernement on a cru jusqu'à présent que ce royaume a eu, avec l'étranger, une balance qui lui était préjudiciable; mais qu'on prenne bien garde de tomber dans l'erreur opposée, c'est-à-dire, de croire que la Sicile ait retiré un profit annuel supérieur à ses exportations; ce surplus n'est pas réel, il n'est qu'apparent.

Malgré tout ce qu'on pourrait opposer, les douanes de Sicile sont passablement administrées, ainsi que dans tout autre état. Il est impossible d'en obtenir

direction du chanoine *Pulchinotta*, on fabrique des toiles de chanvre et de lin de Sicile, qui surpassent celles de Constance; et si on le voulait, elles égaleraient celles de Hollande.

(3) Il serait à souhaiter que le gouvernement fît tous les ans, sur ces importans objets, un extrait des livres des douanes de la Sicile, au moyen duquel on pourrait d'un coup-d'œil voir le tableau comparatif des importations et exportations. Ce tableau contribuerait au bien de la nation, par les raisons ci-dessus alléguées, et à plusieurs autres égards, au gouvernement dont le premier avantage serait la perception des droits imposés.

une juste évaluation des marchandises; mais en accordant, comme indispensable, le système des douanes, on doit conclure que les princes montrent une judicieuse politique, en fermant les yeux sur de pareils abus, pourvu qu'ils ne deviennent pas excessifs. Dans un royaume agricole, il est aisé de faire un bilan juste des denrées qu'on exporte, puisque leurs prix sont à la connaissance de tout le monde; aussi les connivences des douaniers sont-elles plus difficiles. Mais il n'en est pas de même des marchandises étrangères importées, dont il serait possible d'obtenir une estimation approximative, mais sur lesquelles il est aisé d'en imposer sous le voile d'une ignorance simulée. Qu'on ajoute à ceci les contrebandes.

Dans un royaume comme la Sicile, où toute exportation clandestine des produits bruts ne peut avoir lieu que par mer, souvent on manque des moyens de l'exécuter. Les côtes habitées où l'accès des barques est aisé, sont bordées de doubles gardes; celles qui sont éloignées des habitations et qui ne sont point gardées, ne permettent pas l'ap-

proche des gros bâtimens; et les petits bateaux mêmes ne peuvent y tenir que pendant la belle saison. Il est à considérer d'ailleurs que les endroits où l'on récolte les denrées du plus grand prix sont éloignés de ces rivages, et que les frais de charoi en sont très-considérables, et excèdent les droits d'exportation qu'on pourrait payer aux endroits fixés.

Outre ce que je viens de dire sur les difficultés de ces contrebandes, il faut ajouter ce qui n'est pas moins vrai, que les contrebandes d'importation en Sicile, sont beaucoup plus considérables que celles qu'on peut faire en exportations. La raison en est dans le volume et la valeur des marchandises, car ce qui peut faire un objet remarquable d'exportation en Sicile, doit absolument offrir un grand volume. Il est difficile de transporter en cachette les blés, les huiles, le soufre, les vins, la manne, la soie même, dans des sacs, des tonneaux, des caisses, des balles, etc. Il n'en est pas de même des marchandises étrangères; une petite boîte de diamans, de bijoux, d'horlogerie, de modes ou d'autres effets précieux;

un petit paquet de bas de soie qui en contient des centaines de douzaines, etc., forment un moindre volume, quoique d'un plus grand prix.

Tout ce que nous venons de dire nous porte donc à conclure, que le profit que la Sicile semble faire par ses ventes, au delà de ses achats, est entièrement absorbé par les exportations furtives. Pour en avoir une preuve encore plus sûre, il faudrait imiter ce que fit jadis le Czar Pierre Ier. Il voulut savoir à quoi montait la valeur des importations clandestines de certaines marchandises défendues : malgré toute sa rigueur il ne put parvenir à satisfaire sa curiosité. Enfin, il eut adroitement recours au système opposé, et réussit. Il abolit les taxes et les prohibitions, et permit l'entrée de ces marchandises, à condition cependant que toutes seraient inscrites sur un registre public. Qui le croirait ? en vingt jours la quantité des marchandises étrangères présentées aux registres de la douane était incalculable : cette abondance ne put être regardée comme l'effet de l'exemption, ni de la liberté de

l'importation, mais elle venait des objets mêmes que la contrebande avait déja introduits.

Quelques personnes versées dans les matières économiques croient que le surplus du bilan annuel qui reste en faveur des Siciliens, est aussi absorbé annuellement par les sommes en numéraire qu'on envoie au trésor royal de Naples, pour le paiement des contributions du royaume; on dit la même chose des revenus des possesseurs et des seigneurs siciliens qui vivent à la cour et ailleurs.

Mais la plus grande preuve pour se convaincre que la Sicile n'a, ni ne peut avoir le surplus dont nous parlons, c'est celle que je vais donner. Il est sûr que les ministres du roi, chargés de ce département (on peut appliquer cela aux seigneurs absens et aux possesseurs étrangers), n'exposent pas les revenus de l'état à l'incertitude et aux dangers de la mer, à moins qu'ils ne trouvent des occasions favorables par le moyen des lettres-de-change parmi les banquiers et les négocians siciliens et napolitains. Or, si les banquiers et négocians napolitains ne

peuvent pas fournir les sommes nécessaires au trésor royal, il est évident que les Siciliens ne sont pas créanciers des Napolitains, ni ceux-ci débiteurs des Siciliens. Comment donc pourrait-on vérifier la balance du commerce en faveur de la Sicile? Ces deux faits se détruisent l'un l'autre.

Il ne faut pas non plus soutenir que parce que l'on trouve cet équilibre entre la place de Naples et celles de Sicile, il existe également entre elle et les autres places d'Europe. Quelqu'un pourrait dire que si le change de la Sicile est au pair avec celui de Naples, le commerce de cette île peut bien, par exemple, être créancier de Gênes, Cadix, Marseille, Lyon. Cette proposition offre sur le champ une réponse de fait très-convaincante.

C'est par le canal de Gênes et de Livourne, que l'on fait le commerce de la Sicile. Ces places ont des maisons de commerce établies à Naples, pour les représenter, de façon qu'il ne se fait pas une seule affaire entre ces places et celles de Sicile, sans l'entremise de Naples, qui tient, pour ainsi dire, la balance, pour calculer les sommes

remises

remises, ou pour mieux dire, les ventes et les achats. Un seul raisonnement suffit pour se convaincre de ce fait : lorsqu'il s'agit de vérifier la remise à Naples des sommes en numéraire, le change de la Sicile non-seulement se trouve au pair avec la place de Naples, mais il descend, en quelque façon, au dessous avec les autres places de l'Europe. (1)

Il faut remarquer en outre qu'une pareille remise en argent, n'a pas lieu tous les ans, et n'est pas d'une telle importance qu'elle puisse nuire aux intérêts de ce royaume. Les trois ou quatre cents mille ducats qu'on remet à Naples ou ailleurs, de tems à autre, ne sont pas otés de la circulation générale, mais tirés du dépôt confié à la banque (2), ou aux caisses particulières ;

---

(1) Les économistes conviennent que le change tantôt haut tantôt bas, ne suffit pas pour prouver qu'une nation est eu non en dette avec une autre ; mais dans le cas ci-dessus l'état des changes importe beaucoup, puisque dans notre supposition la Sicile est créancière.

(2) Cette banque porte communément le nom de *Table de Palerme.*

jusqu'à ce qu'on en fasse la remise, ils demeurent inutiles dans la *Table* qui a toujours un fonds fixe qu'on ne met jamais en circulation, ou ils passent entre les mains des banquiers et des négocians qui fournissent des lettres-de-change. Si ces sommes restent dans la *Table*, c'est comme si elles en sortaient en effectif : si elles passent à la disposition des négocians et des banquiers, etc., il n'en résulte aucun dommage, puisque ces sommes restent dans le royaume et rentrent dans la circulation.

Enfin, pour achever de répondre à cette objection, il faut observer que quand même l'on pourrait vérifier les envois considérables d'argent que la Sicile fait annuellement à Naples, on n'en prouverait pas pour cela que le défaut de ce numéraire cause une perte positive à la Sicile, la raison en est toute simple. La Sicile ne possède pas de mines ; elle ne peut donc tirer ces sommes que de son nécessaire ou de ses avances. Examinons l'un et l'autre cas.

Il y a plus de cinquante ans que la Sicile envoie à Naples pareilles sommes en argent comptant. Si elle les avait tirées de son

nécessaire, elle devrait maintenant être épuisée : trois ou quatre cents mille ducats, sortis annuellement en effectif, dans l'espace de cinquante ans, auraient dû réduire la Sicile à la mendicité, à l'anéantissement. Or, non-seulement dans cet intervalle, elle n'a pas diminué son numéraire en circulation, mais elle a fait, quoique très-lentement, des progrès dans l'agriculture.

La preuve convaincante en est que la population de l'île est augmentée, quoique fort peu à proportion de ce qu'elle pourrait être ; les causes de cette lenteur sont peut-être dans l'ordre général des choses, dans les vieux préjugés, dans les erreurs dont l'origine n'est pas encore assez connue, peut-être même dans l'ouvrage du tems, qu'on ne peut corriger qu'avec le tems même.

Mais si les sommes que la Sicile envoie à Naples, font partie de son superflu dans le bilan avec les étrangers, que répondre à la question suivante? De quel côté la Sicile a-t-elle pu les recevoir ? Serait-ce des nations qui possèdent les métaux précieux, comme des Espagnols et des Portugais, ou des autres intermédiaires? Soit des uns, soit des

autres, elle n'a pu les recevoir qu'en échange. C'est avec ses denrées et ses productions qu'elle les a obtenues; dans l'un et l'autre cas, ces sommes ne sont que les signes représentatifs des échanges mutuels des productions de l'industrie et des terres, y compris l'or et l'argent, non comme monnaie, mais comme marchandise. C'est cette opération qui a fait naître et subsister pendant longtems l'erreur sur la balance du commerce, qu'il faut désormais bannir des livres des économistes. Mais accordons par hypothèse, qu'effectivement la Sicile gagnât un superflu de quelques sommes, elle ne pourrait guère le garder; elle devrait indispensablement le rendre, puisque si elle le gardait, ce superflu, tous les ans accumulé, produirait dans son intérieur un dérangement, par la hausse des prix, la perte de son commerce, et, en peu de tems, rendrait pauvres les nations de qui elle le recevrait; à moins qu'on ne veuille soutenir que pour enrichir la Sicile, les Génois, les Livournais, etc. consentent à devenir misérables. Voilà les absurdités où nous réduit ce système erroné, et voilà comme on s'aper-

çoit (1) dans toute supposition que le commerce tend de lui-même à l'équilibre, lorsqu'une circonstance particulière vient à le troubler ou déranger ses rapports. On peut donc conclure que les sommes en effectif expédiées à Naples ou ailleurs, ne sont pas enlevées des fonds nécessaires à la Sicile, ni du surplus de son commerce; et que si elle n'améliore pas son sort, cela provient d'autres causes.

Avant de terminer cet avant-propos sur le commerce de la Sicile, je crois convenable d'avertir le lecteur, comme je l'ai déja fait, en parlant du commerce général de l'Europe, que si je ne puis garantir absolument l'exactitude des détails suivans, je puis assurer du moins que je n'ai rien épargné pour approcher de la vérité, autant que l'a pu un particulier entraîné par son goût pour ce genre d'étude, et par le desir d'être utile à sa patrie. Puisse la sincérité de cet aveu

(1) Dans un autre mémoire sur la liberté du commerce des blés de la Sicile, j'ai démontré plus au long les tristes suites qui résultent pour elle de la prétendue balance du commerce en sa faveur.



tenir lieu à ce petit ouvrage, du prix qui lui manque et mériter à l'auteur, de la part de ses concitoyens, l'estime à laquelle il se croit en droit de prétendre.

Commerce annuel, d'importation et d'exportation de la Sicile, suivant un état tiré des registres des douanes depuis 1773 jusqu'en 1783, évalué au terme moyen de ces dix années; lesdits registres confrontés par l'Auteur dans les principales places de l'Europe, telles que Bordeaux, Marseille, Gènes, Livourne, Venise, Trieste, etc.

EXPORTATIONS.	Quantité des Marchandises	Onces de Sicile.	Ducats de Naples.
	Salmes.		
Blés	300,000		
A 2 onces et dix tarins la salme.		700,000	2,100,000
Orge	50,000		
A une once		50,000	150,000
Fèves	20,000		
A une once et 15 tarins		30,000	90,000
Haricots	600		
A 3 onces		1,800	5,400
Pois-chiches	800		
A 3 onces		2,400	7,200
Autres graines, comme:			
Petits pois, semances de chanvre, de lin, etc	6,600		
A 2 onces		13,200	39,600
Pistaches	250		
A 7 onces		1,750	5,250
Avelines	10,000		
A 3 onces		30,000	90,000
	Quintales ou Cantares.		
Huile d'olive de 110 rotolis le quintal	30,000		
A 5 onces 15 tarins le quintal.		165,000	495,000
TOTAL		994,150.	2,982,450.

EXPORTATIONS.	Quantité des Marchandises	Onces de Sicile.	Ducats de Naples.
		994,150	2,982,450
Amandes douces, dites intrites dans le pays	700		
A six onces		4,200	12,600
Caroubes	70,000		
A 10 tarins		23,333-10	70,000
Figues et raisins secs	2,600		
A une once et 10 tarins		3,466-20	10,400
Sumac pour tanner	5,000		
A une once et six tarins		6,000	18,000
Souffre	90,000		
A dix tarins		30,000	90,000
Vieux chiffons pour la fabrique du papier	9,000		
A 10 tarins		3,000	9,000
Soude pour les cristaux, les savons, etc.	60,000		
A une once 5 tarins		70,000	210,000
Chanvre	2,500		
A 7 onces		17,500	52,500
Suc de réglisse	2,500		
A 3 onces et 15 tarins		8,750	26,250
Cantharides	40		
A 50 onces		2,000	6,000
Huiles de lin	6,000		
De 100 rotalis le quintal, à 5 onces.		30,000	90,000
	Balles.		
Soie	1,600		
De 300 liv. chacune, à 20 tarins la livre		320,000	960,000
	Caisses.		
Manne	2,000		
De 500 liv. à 40 onces et 15 ta- la caisse		81,000	243,000
Citrons	190,000		
A 15 tarins la caisse		95,000	285,000
Oranges dites de Portugal	2,000		
A 17 tarins la caisse		1,133—10	3,400
Limons	100,000		
A 15 tarins la caisse		50,000	150,000
Suc et essences de bergamotte		8,000	24,000
	Barils.		
Jus de limons	400		
A 25 onces environ le baril		10,000	30,000
TOTAL		1,757,533-10	5,272,600.

EXPORTATIONS.	Quantité des Marchandises	Onces de Sicile.	Ducats de Naples.
		1,757,533-10	5,272,600
Thon mariné..................	6,000		
A 3 onces le baril............		18,000	54,000
Sardines salées................	5,000		
A 4 onces et 10 tarins le baril...		21,666-20	65,000
Vins, y compris ceux de liqueurs, comme les muscats de Syracuse, de Mascali, de Catane, etc. 50 charges de 500 barils chacune..	Charges. 25,000		
A 300 liv. l'un portant l'autre..		75,000	225,000
Soieries de Messine, Catane, Palerme, etc. en damas, satins, tafetas, moires, etc.........		20,000	60,000
Ébénisteries, marquetteries et autres ouvrages de bois, mosaïques, ouvrages de marbre, d'agate, etc..................		10,000	30,000
Autres petits articles, comme fromage, suif, gomme, miel, laines, peaux, poil de lapin, de lièvre, etc. bestiaux, eau de vie, sardines salées, corail, colle-forte, toile d'emballage, tartre, dragées sèches, limons salés, boites de Bergamotte, noix, eau de fleur d'oranges, et qui avec quelques autres petits objets peuvent rendre.........		120,000	360,000
TOTAL..................		2,022,200	6,066,600

Marchandises d'Angleterre introduites en Sicile par les Anglais, les Français, les Génois et les Livournois.

IMPORTATIONS.	Quantité des Marchandises	Prix en livres sterling.	Onces de Sicile.	Ducats de Naples.
	Pieces.			
Draps superfins 1re. qualité	50	1,800	3,375	10,125
2e. qualité	300	3,000	5,625	16.875
Bristol fins et ordinaires	550	3,800	7,125	21,375
Camelots de toute espèce larges de 22 pouces, de 39 à 40 verges	500	3,477	6,520	19,560
Droghets	3,880	5,014	9,396—20	28,190
Serges impériales blanches	1,980	3,600	6,750	20,250
Serges de couleurs	800	1,000	1,875	5,625
Petits draps unis, rayés ou d'autres couleurs	4,000	8,000	15,000	45,000
Éternelles	3,000	6,000	11,250	33,750
— brochés	300	600	1,125	3,375
— superfins	200	500	936—20	1,810
Serges superfines	1,000	4,000	7,500	22,500
Etamines larges de 24 verges	3,000	5,000	9,366—20	28,100
Tkichsetti	100	657	1,236—20	3,710
Calemandes unies et rayées	1,000	2,500	4,683—10	14,050
Velours de coton de diverses couleurs	300	15,000	28,125	84,375
	Saumons.			
Du plomb	3,000	3,872	7,260	21,780
	Barils.			
Etain en branche	500	4,000	7,500	22,500
Clincaillerie, y compris les ouvrages en acier, boites, boiseries, etc.		26,500	49,683—10	149,050
Ouvrages en argent		3,000	5,224—20	15,674
Beurres et pomades	200	400	750	2,250
Chapeaux douzaines	200	4,800	9,000	27,000
Poteries		6,000	11,250	33,750
		Total	210,558.	631,674.

Marchandises étrangères que les Anglais importent en Sicile.

IMPORTATIONS.	Quantité des Marchandises	Prix en livres Sterling.	Onces de Sicile.	Ducats de Naples.
	Balles.		210,558.	631,674
Poivre	20	1,500	2,812—10	8,437
	Quintaux.			
Cuirs...............	4,500	7,500	13,393—10	40,180
	Barils.			
Tabac...............	50	5,000	9,366-20	28,100
Diamans, perles et autres bijoux.........		8,000	15,000	45,000
Indiennnes et mouchoirs.............		6,000	11,250	33,750
Bois de teinture.......		2,000	3,750	11,250
Drogueries et couleurs.		3,000	5,625	16,875
Porcelaines du Japon et de la Chine......		3,000	5,224—20	15,674
TOTAL................			276,680.	830,940.

Marchandises de France importées annuellement en Sicile par les Français, les Génois, les Livournois et les Maltois.

IMPORTATIONS.	Quantité des Marchandises.	Livres de France.	Onces de Sicile.	Ducats de Naples.
	Pièces.		276,680.	830,940.
Draps d'Elbœuf.......	500	163,358	12,592	37,776
— d'Abeville et de Louviers..............	135	70,875	5,168	15,504
— de Sedan de. 1re 2e. 3e. qualité	140	64,000	4,666—20	14,000
— de Carcassonne....	90	19,500	1,292	3,876
— de Lodève bleu et écarlate	100	11,100	883—10	2,650
de Silésie fabrique de Rheims	200	47,400	3,456—20	10,370
Etamines de Mons.....	900	157,300	11,466—20	34,400
Serges de Mende.....	3,000	105,000	8,853—10	26,560
Molletons de diverses qualités	300	41,100	3,000	9,000
Camelots d'Auvergne..	1,080	20,280	1,480	4,440
Barracans, camelots d'Amiens..........	750	124,950	9,111	27,333
Autres espèces de calemandes et molletons.	900	77,500	6,416	19,248
Gros draps, peluches et ratines.............	400	67,000	4,285—10	12,856
Petites étoffes de fil et coton, etc.........	1,320	24,000	1,896—20	5,690
Toiles de Troye, de Rouen, Beauvais...		40,000	2,916—20	8,750
Batistes de Cambray et St. Quentin........		140,000	10,206—20	30,620
Indiennes de Marseille larges et étroites....	3,600	60,000	4,374	13,122
Bas de Lyon, Nimes, douzaine...........	800	120,000	8,750	26,250
Chapeaux de Marseille, de Lyon, de Paris, etc	350	50,400	3,673—10	11,020
Modes, quincailleries, pomades de senteur, eau de rose et autres merceries.		700,000	51,040	153,120
Vins, caisses........	50	25,000	1,823—10	5,470
Huiles d'olive........	240	57,600	4,200	12,600
TOTAL...........			438,231—20.	1,324,695.

Marchandises étrangères importées en Sicile par la voie de la France, et principalement de Marseille.

IMPORTATIONS.	Quantité des Marchandises.	Livres de France.	Onces de Sicile.	Ducats de Naples.
	Barils.		438,231-20.	1,314,695
Sucre rafiné d'Amérique	800	420,000	33,000	99,000
Café d'Amérique et du Cap	80	40,000	2,916—20	8,750
Cacao de diverses qualités	240	96,000	7,000	21,000
Indigo		10,000	729	2,187
Drogueries de diversses qualités		55,000	4,010	12,030
Cacao de Caraque.....	64	92,000	6,706—20	20,120
Poivre	70	49,000	3,573—20	10,720
Cannelle de Chine.....	100	120,000	8,750	26,250
Plomb d'Angleterre dit Saumons...........	3,500	115,500	8,421—20	25,265
Noix, muscade, cloux de girofle et autres aromates...........		18,000	1,167	3,510
Fer de Suède en barres.		80,000	6,666	19,998
Goudrons, poix, résine.	2,760	55,000	4,010	12,030
Tabac de différentes quaqualités............		270,000	19.687—10	59,062
TOTAL............			544,869—20	1,634,609.

Marchandises de Hollande importées en Sicile, par les Hollandais, les Français, etc., et sur tout par Gênes et Livourne.

IMPORTATIONS.	Quantité des Marchandises.	Florins de Hollande.	Onces de Sicile.	Ducats de Naples.
	Pièces.		544,869—20.	1,634,609.
Draps fins écarlats de 5 quarts...........	90	25,000	4,426—20	13,280
— de première qualité de différentes couleurs..............	160	32,000	5,666—20	17,000
— écarlats de seconde qualité............	40	5,000	886—20	2,660
Doubles brochés......	24	4,800	850	2,550
Camelots et castors de diverses couleurs....	150	10,500	1,853—10	5,560
Toiles superfines......	500	28,000	4,960	14,880
Toiles ordinaires......	1,200	25,000	4,426—20	13,280
Battistes............	450	11,050	1,953—10	5,860
	Barils.			
Cacao caraque.......	160	96,000	17,000	51,000
	Balles.			
Poivre..............	200	50,000	8,866—20	26,600
Canelle	65	37,000	6,553—10	19,660
Noix, muscades et autres drogueries......		8,000	1,413—10	4,240
Bois de teinture de diverses espèces.......		4,000	608	1,824
Ebènes de différentes sortes		20,000	2,773—10	8,320
Morue salée, saumon et autres poissons...		60,000	10,640	31,920
Porcelaines..........		20,000	2,773—10	8,320
	Quintaux			
Cuirs tanés et bruts...	600	51,000	9,030	27,090
	Barils.			
Tabac	50	120,000	21,250	63,750
Fromages, beurres salés etc..............		20,000	2,773—10	8,320
Diamans, bijoux perles et autres pierreries..		30,000	5,320	15,960
Goudron, poix, résine.		51,000	9,030	27,090
TOTAL..............			667,924—10	2,003,773.

Marchandises d'Allemagne importées en Sicile, par les Napolitains, les Siciliens, les Malthois, les Triestins, les Vénitiens, et principalement par les ports de Trieste et Gênes.

IMPORTATIONS.	Quantité des Marchandises.	Florins d'Allemagne	Onces de Sicile.	Ducats de Naples.
	Pièces.		667,924—10.	2,003,773
Toiles de Constance de trois quarts........	8,000	160,000	33,333—10	100,000
Toiles Créas dites Corames............	2,000	50,000	10,416—20	31,250
Toiles Cavallines, Roanes, etc. de deux tiers............	3,800	40,000	8,333—10	25,000
Toiles 16es. 18es. et lustrées	5,000	75,000	15,625	46,875
Toiles peintes, de fil et coton............	3,000	18,000	3,750	11,250
Mousselines..........	3,000	54,000	11,250	33,750
Cambrai de différentes qualités de 2 tiers...	800	12,000	2,466—20	7,400
Toiles batiste et damassées pour linge de table............	14,000	40,000	8,333—10	25,000
Draps ordinaires de 5 quarts............	360	12,900	2,180	6,540
	Barils.			
Térébentine..........	30	1,000	208	624
Ferrailles, cloux de toutes sortes..........		50,000	10,416—20	31,250
	Tonneaux.			
Cire œuvrée	70	62,000	12,916	38,748
Coutils	60	12,916	2,860—20	8,580
Bois de charpente et de menuiserie.........		30,000	6,249—10	18,748
Laitons et cuivre en œuvres, aciers, cristaux				
Liqueurs, vins et autres petits articles...		48,000	10,000	30,000
	Nombre			
Cuirs de Hongrie, du Levant, etc.........	450	9,000	1,875	5,625
Goudron, poix, etc...		12,000	2,466—20	7,400
TOTAL..........			810,605.	2,431,815.

Marchandises d'Espagne importées en Sicile, surtout par les ports de Gênes et de Malthe, par les Malthois, les Napolitains, les Génois, etc.

IMPORTATIONS.	Quantité des Marchandises.	Doublons d'Espagne.	Oncee de Sicile.	Ducats de Naples.
	Pièces.		810,605·	2,431,815
Draps 26, 30, 32, 36 aunes de diverses couleurs.	400	32,000	49,333—10	148,000
Serge de couleur dite rubiole de Barcellone.	1,800	10,800	16,640	19,920
Tabac de la Havane etc.	700	3,500	5,393—10	16,180
Piastres frappées.		20,000	38,000	114,000
	Barils.			
Cacao de Caraque.	100	33,000	50,416—20	151,250
Canelle fine.	10	7,200	11,100	33,300
	Caisses.			
Vins, liqueurs.	20	2,400	3,700	11,100
TOTAL.			985,188—10·	2,955,565.

Marchandises du Portugal importées en Sicile par Gênes et Livourne, par les Anglais, Génois, Vénitiens, etc.

IMPORTATIONS.	Quantité des Marchandises.	Livres de Gênes.	Onces de Sicile.	Ducats de Naples.
	Caisses.			
Sucre du Brésil.	800	520,000	32,500	97,500
Cuirs bruts	600	130,000	8,126—20	24,380
	Barils.			
Cacao de Caraque.	40	48,000	3,000	9,000
Bois de teinture.		15,000	936—20	2,810
Diamans et autres pierreries		6,000	375	1,125
TOTAL.			1,030,126—20	3,090,380.

Marchandises de la Suisse importées en Sicile par Marseille, Gènes et Livourne, et par leurs navigateurs.

IMPORTATIONS.	Quantité des Marchandises.	Florins de Suisse	Onces de Sicile.	Ducats de Naples.
	Pièces.		1,030,126-20	3,090,380
Toiles peintes, indiennes de toutes sortes..	4,800	36,000	7,500	22,500
Mousselines or inaires.	1,200	24,000	5,000	15,000
Horlogeries, clincailleries, boites, et autres marchandises de Genève		60,000	12,500	37,500
Indiennes de Genève..	210	18,000	3,750	11,250
Chevaux		4,000	833—10	2,500
TOTAL.............			1,059,710	3,179,130.

Marchandises du Levant, importées en Sicile par les Ragusains, Malthois, Triestins, Vénitiens, Génois, etc.

IMPORTATIONS.			Onces de Sicile.	Ducats de Naples.
			1,059,710	3,179,130
Tabac en feuilles.....			17,000	51,000
Cuirs et peaux.......			5,000	15,000
Cire jaune...........			6,000	18,000
Lin et chanvre écrus..			11,000	33,000
Marchandises de Barbarie importees comme ci-dessus.				
Riz, café, bled, dattes et autres petits articles.			8,000	24,000
Laines écrues........			5,500	16,500
Cire jaune..........			16,500	49,500
TOTAL.............			1,128,710	3,386,130.

Marchandises de Gênes, importées par les Genois, les Malthois, Napolitains et Siciliens, etc.

IMPORTATIONS.	Quantité des Marchandises.	Livres de Gênes	Onces de Sicile.	Ducats de Naples.
			1,128,710	3,386,110
Papier à écrire, balles de 20 rames........	650	117,000	7,312—10	21,937
Fruits confits, et pâtes de différentes espèces.		3,400	212—20	638
Fer en barres de toutes qualités, tiré de ses forges		72,000	4,500	13,500
Marchandises que les Genois tirent du reste de l'Italie, importées comme ci-dessus.				
Riz		24,000	1,500	4,500
Fromages de Parme, Plaisance, et autres..		20,000	1,250	3,750
TOTAL..............			1,143,485	3,430,435.

Marchandises de Toscane, importées par les Livournois, Genois, Siciliens, Malthois, Napolitains, etc.

IMPORTATIONS.	Quantité des Marchandises.	Paolis	Onces de Sicile.	Ducats de Naples.
			1,143,485	3,430,435
Fers de l'ile d'Elbe...		20,000	916—20	2,750
Huile de Toscane et de Lucques...........		18,000	866—20	2,600
Chocolat, et une petite quantité de vin.....		22,000	1,008—20	3,026
TOTAL..................			1,146,277	3,438,831.

Marchandises importées de l'état romain, par la voie de Livourne et Sinigaille, par les Napolitains, Siciliens, Vénitiens, Génois, etc.

IMPORTATIONS.	Quantité des Marchandises.	Écus Romains.	Onces de Sicile.	Ducats de Naples.
			1,146,277	3,438,831
Gazes et voiles de Bologne............		10,000	4,266—20	12,800
Chapeaux de Rome...		3,000	1,250	3,750
Odeurs et parfums...		1,000	115—20	437
Ornemens d'Eglise, tableaux, broderies, habits pontificaux..		16,000	6,666—20	20,000
Livres, papier à écrire.		4,500	1,458—20	4,376
TOTAL..........			1,160,034—20	3,480,194

Marchandises de Venise introduites en Sicile, par les Vénitiens, Malthois, Siciliens, Napolitains, Génois, Ragusiens.

IMPORTATIONS.	Quantité des Marchandises.	Livres Vénitiennes.	Onces de Sicile.	Ducats de Naples.
			1,160,034-20	3,481,104
Bois de charpente, planches, poutres etc. chargés..........	20	50,000	2,083—10	6,250
Vitres de 600 pièces la caisse. Caisses......	12,000	27,000	1,125	3,375
Glaces pour les miroirs et les voitures......	120	65,000	2,708—10	8,125
Draps noirs de Padoue. pièces............	500	123,000	5,500	16,500
Autres draps et bonnets.		30,000	1,250	3,750
Cloux et ferrailles, etc.		100,000	4,168—20	12,506
Cire en bougies, caisses.	30	38,000	1,583—10	4,750
Livres et papier à écrire.		50,000	2,083—10	6,250
TOTAL.............			1,180,536—20	3,542,610.

[M]archandises du Royaume de Naples qui entrent en Sicile, par la voie des Napolitains, Malthois, Siciliens, etc.

[I]MPORTATIONS.	Quantité des Marchandises.	Onces de Sicile.	Ducats de Naples.
		1,180,536-20	3,541,610
[B]ois de construction et de charpente de toute espèce		50,000	150,000
[D]raps d'inférieure qualité, etc. bonnets		50,000	150,000
[O]uvrages en or, argent, bijouteries, boiseries, ouvrages d'écaille, etc		56,000	168,000
[P]âtes et al aisons		10,000	30,000
[C]hevaux, nombre	30	600	1,800
[C]arosses, chocolat, etc.		10,000	30,000
[P]oteries et autres ustensiles.			
[D]ivers chargemens		15,000	45,000
[T]abac de Lecce et autres		24,000	72,000
[B]as de soie noirs et blancs		6,000	18,000
TOTAL		1,462,136-20	4,206,410.

	Onces de Sicile.	Ducats de Naples.
[R]ésumés. Exportations	2,022,200	6,066,600
[I]mportations	1,402,136--20	4,206,400
[I]l reste en apparence en faveur de la Sicile	620,063--10	1,860,190.

Les endroits de la Sicile d'où l'on exporte ses productions, sont : — *Palermo*, pour les bleds, les légumes, soies, mannes, huiles de lin, sumac, poil de lapin, peaux d'agneaux et de chevraux, cantharides, tartre, chiffons, anchois, et thon mariné. — *Castel-à-Mare*; bleds, fèves, huiles de lin, vin, anchois. — *Trapani*; sel et thon mariné. — *Castel-Vetrano*; vin. — *Marsala*; bleds, fèves, orge, vin, graines et huiles de lin. — *Sciacca*; bled, orge, fèves, légumes, huiles d'olive et de lin. — *Girgenti*; bled, orge, fèves, légumes, amandes, pistaches, cendre de soude, souffre. — *Siculiana*; bled, souffre. — *Licata*; bled, fèves, orge, pistaches, soude, pois-chiches, haricots, amandes, souffre. — *Falconara*; bleds, fèves, souffre. — *Terra-nova*; bleds, orges, fèves, soude et souffre. — *Scoglitti, e Mazzarelli*; bled, orge, chanvre, caroubes, soude. — *Pozzallo*; bled, orge, soude, caroubes, chénevils. — *Capopassero*; thon mariné. — *Avola*; vin, huile, amandes. — *Vindicari*; bled, orge. — *Siracuse*; vins muscats, et autres vins de liqueur, chanvre

et huile d'olive. — *Agosta ;* vin, chanvre, huile d'olive, soude, sel, sardines, anchoix. — *Catania ;* orge, soude, avelines, amandes, vin, réglisse, huile de lin, soies, étoffes de soie. — *Taormina ;* vin, chanvre. — *Messina ;* soies, citrons, oranges, jus de citron, essences de bergamotte, tartre, réglisse, huile de lin, étoffes de soie. — *Melazzo ;* huile d'olives et vin. — *Lipari ;* vins muscats, malvoisie, raisins, et figues sèches, etc. — Entre *Messina* et *Milazzo ;* les vins du Faro. — *Tusa ;* bled, huile d'olive, anchois. — *Cefalù ;* manne, huile, anchois. *Termini ;* bled, fèves, pois chiches, sumac, cantharides, tartre, chiffons.

Les *Caricatori*, ou magasins royaux destinés pour la conservation des fromens, sont au nombre de sept ; savoir : *Termini, Palermo, Castel-à-Mare, Sciacca, Girgenti, Licata* et *Terra-nova.*

Des poids, mesures et monnaies de Sicile.

On mesure à la *salme* les bleds, les légumes, les amandes, les pistaches et les

avelines. C'est par *cafise* qu'on mesure l'huile dans le Val-Demone, c'est-à-dire, dans les territoires de Messine, Melazzo, jusqu'à Cefalù; par *cantaro* ou *quintal* de cent-dix rotoli à la grosse, à Palermo, et dans le reste du val de Mazara et de Noto.

Les huiles de lin, mannes, cantharides, raisins secs, se vendent par *quintal* de cent *rotoli à la subtile.*

La soude, le sumac, le tartre, le poisson salé, par *quintal* de 100 rotoli à la grosse.

Les vins par *salme*, les soies à la *livre.*

Salme.

Cette mesure est de deux espèces; une dite, *à la générale*, dont on se sert aux magasins royaux du *Val de Mazara*, et en partie de celui de *Noto*; l'autre, appelée *salme à la grosse*, est en usage dans le reste du *val de Noto*, et dans celui *de Demone.* La salme est divisée en 16 *tumolis*, et le *tumolis* en 4 *mondellis.*

100 *Salmes à la générale* rendent 166 *charges de Marseille*, et en prenant les 100 *charges de Marseille* pour 105 $\frac{1}{4}$

boiseaux de Paris, les 100 *salmes à la générale de Sicile* donnent 176 $\frac{1}{4}$ boisseaux de Paris. 100 *salmes à la grosse* rendent 200 charges de Marseille, et, ce qui est la même chose, 211 $\frac{1}{2}$ boisseaux de Paris.

Cafise.

Le *cafise* d'huile d'olives est du poids de 25 *liv. de Sicile*, ce qui vaut 15 *liv.* $\frac{1}{4}$, *poids de marc*, et 19 $\frac{2}{16}$, *poids de table*, ou de Marseille.

Le *cantare*, ou *quintal* à la grosse, est de 110 *rotolis* de 33 onces chacune, ce qui vaut 174 liv. poids de marc, et 215 liv. $\frac{1}{8}$, poids de Marseille. Le *cantaro*, ou *quintal ordinaire*, est de 100 *rotolis* de 30 onces, ce qui rend 158 liv. $\frac{1}{9}$, poids de marc, et 196 de Marseille.

La *livre de Messine* est de 12 onces, l'once de 30 trappesi : 100 de ces livres répondent à 78 l. $\frac{1}{4}$ de Marseille, ou 63 $\frac{1}{8}$, poids de marc ; c'est-à-dire, que la livre de Messine contient 10 $\frac{1}{8}$ onces poids de marc.

La *salme* de vin vaut 83 $\frac{1}{8}$, pintes de

Paris. Il faut cependant observer que la salme de Lipari est plus grande, et on la fait communément monter à 96 pintes. 12 salmes de Sicile font donc 1,000 pintes. La salme est partagée en 8 *quartares*, et le *quartare* en 12 *quartanis*.

Canne.

Elle sert à mesurer toute longueur. Elle se divise en 8 *palmes*, et la *palme* en 12 *onces* (pouces). 100 Cannes de Messine rendent 104 $\frac{51}{8}$ de Marseille, et 174 $\frac{24}{524}$, *aunes de Paris.* Suivant ce rapport, la palme de Sicile est de 9 pouces 64 lignes de Paris, ou du *pied-de-roi*; et de là il résulte que la *canne de Messine* est de 913 lignes, ou 6 pieds 4 pouces 1 ligne, mesure de Paris.

Les monnaies de Sicile sont comme celles du reste de l'Europe, d'or, d'argent, et de cuivre.

Les monnaies d'or sont les *onces*, les *doubles*, les *vingtaines*, (ces dernières sont devenues rares). L'*once* vaut 30 tarins, ou carlins de Naples; le *doule*, ou doublon

vaut deux onces. Les monnaies d'argent sont les *écus* de 12 tarins, ou les ducats ou carlins napolitains; les *demi-écus*, ou de 6 tarins, les pièces de 4 tarins, de 3, de 2, d'un tarin, et d'un demi-tarin; mais ces pièces sont peu communes. Les monnaies de cuivre sont les *piccioli*, ou *grains napolitains*, simples ou doubles. Le *grain*, ou double picciolo vaut 2 *grains*, ou *piccioli simples*; 20 grains forment 1 *tarin sicilien*, ou 1 *carlin de Naples*; 12 tarins font 1 écu de Sicile, et 10 tarins 1 ducat de Naples; 2 écus et demi de Sicile forment 1 once, et 5 de ces écus font 1 *double* ou *doublon*; en conséquence, 1 once vaut 3 ducats de Naples, et 2 onces font 6 ducats, ou 1 *doublon* de Naples. L'once de Sicile vaut 12 liv. 15 sous tournois, et le ducat de Naples 4 livres 5 sous.

Il n'y avait point d'autres monnaies qui eussent cours en Sicile que celles de Naples, qui sont les mêmes, excepté le ducat. Depuis quelque tems, on y a introduit les piastres d'Espagne, qui passent dans le royaume pour 1 écu; mais qui contiennent intrinséquement 28 grains de plus en argent